

LETTRES
SUR LES DANGERS
DE L'ONANISME,
ET CONSEILS

RELATIFS AU TRAITEMENT DES MALADIES QUI
EN RÉSULTENT,

Ouvrage utile aux Pères de famille et aux Insti-
tuteurs;

PAR J. L. DOUSSIN-DUBREUIL,

Docteur en médecine de l'ancienne Faculté, Membre de
l'ancienne Société centrale et du Comité de Vaccine près
S. Exc. Mgr. le Ministre de l'Intérieur; de la Société
royale académique des Sciences, de celle de Médecine
pratique de Montpellier; Médecin titulaire du Bureau
de charité du 10^e arrondissement de Paris, etc.

TROISIÈME ÉDITION,
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

PARIS,

RORET, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE,
AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

L'AUTEUR, RUE DU COLOMBIER, N^o 18.

1825.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LES Lettres qu'on va lire sont telles que je les ai écrites à un jeune homme qui se destinait à la médecine, et qui lui-même s'était livré à l'onanisme, mais qui m'en avait fait l'aveu assez à temps pour se guérir. J'ai beaucoup hésité à les publier, parce qu'en consultant les ouvrages d'hommes

célèbres qui n'ont point dédaigné de s'occuper du même sujet, j'y ai trouvé des faits multipliés et à peu près semblables à ceux qui sont consignés dans ces lettres. J'avoue même que je ne me serais point décidé à écrire après les Tissot, les Salzman, les Campe, les Gottlieb Wogel, etc., etc., si je n'eusse été instruit des progrès aussi effrayans que rapides que fait tous les jours le vice de la masturbation.

On sera peut-être étonné de ce que j'ai entretenu d'une

PRÉLIMINAIRE vij

matière aussi importante un jeune homme que l'on doit supposer âgé tout au plus de vingt ans, et que j'en aie même fait le médecin de ses camarades; mais pour peu que l'on ait observé les jeunes gens, on doit avoir remarqué qu'ils se confient volontiers les uns aux autres, tandis qu'ils dissimulent presque toujours avec les personnes âgées. D'ailleurs les remèdes dont je lui confie l'administration sont trop simples pour nuire, et je lui recommande plusieurs fois d'inviter ceux dont la maladie

serait grave à recourir aux conseils des médecins.

Je le répète, les jeunes gens se confient plus volontiers leurs défauts ; ce n'est qu'avec beaucoup de peine et lorsqu'ils craignent de périr qu'ils font connaître aux hommes de l'art la source de leurs maladies, toutes les fois qu'elle existe dans les excès de l'onanisme ; encore en est-il un grand nombre qui aiment mieux mourir, ou qui font des aveux si tardifs, qu'il n'est plus temps de les sauver.

J'apprends à l'instant même

la mort d'un fils unique âgé de quinze ans, dont la demeure n'est point éloignée de la mienne. Ce malheureux jeune homme n'a avoué qu'il s'était masturbé que lorsqu'il s'est vu près de quitter cette vie.

Depuis que la deuxième édition de cet ouvrage a paru, j'ai eu occasion de traiter un grand nombre de jeunes gens ou épileptiques, ou atteints de la phthisie pulmonaire, par suite des mêmes excès (1).

(1) Dans l'ouvrage que j'ai publié l'an

J'indique, soit d'après mes propres observations, soit d'après celles des auteurs qui m'ont précédé dans la carrière, les signes auxquels on peut reconnaître les jeunes gens qui se polluent.

Je me flatte que mes jeunes confrères qui liront cet ouvrage, y puiseront quelques

dernier (1824) sur cette dernière maladie, j'ai cité plusieurs faits qui, j'ose l'espérer, contribueront à faire reconnaître la nécessité de surveiller les jeunes gens dont la plupart ont l'art d'échapper aux recherches les plus scrupuleuses, et qui, une fois atteints d'accidens graves, adressent de vifs reproches à ceux qui les ont élevés.

PRÉLIMINAIRE 21

notions qu'on ne peut acquérir qu'autant que les occasions d'observer se présentent fréquemment, et j'ose espérer aussi qu'il sera lu avec empressement par les pères de famille et les personnes chargées de l'éducation de la jeunesse.

LETTRES

SUR LES DANGERS

DE L'ONANISME.

PREMIÈRE LETTRE.

*M.****, étudiant à Bordeaux*

Paris, ce 17 février 1805.

Vous me comblez de joie, monsieur, en m'apprenant que vous avez entièrement renoncé à votre funeste habitude; ainsi vous échapperez à une mort prématurée. Mais rappelez-vous que vous ne serez jamais bien sûr de vous-même, et que vous ne profiterez réellement de la victoire que vous avez remportée

qu'autant que votre ame deviendra pure. Lorsque la médecine, que vous vous proposez d'étudier, vous sera familière, vous connaîtrez toute la profondeur de l'abîme dans lequel vous vous précipitez.

Loin de vous conseiller, monsieur, d'abandonner ceux de vos amis qui vous ont fait connaître le vice de la masturbation, je vous engagerai à prendre le plus grand intérêt à leur sort. Vous le savez, celui que la plupart d'entre eux éprouvent est digne de toute notre sollicitude; hâtez-vous donc de les instruire du changement qui s'est opéré en vous et des motifs qui l'ont produit; pressez-les de suivre votre exemple en cessant d'outrager la nature. Représentez-leur à quelle foule de maux ils s'exposent. Enfin, monsieur, regardez comme une belle œuvre de les faire participer aux avantages qui doivent résulter pour vous de tout ce que je vous ai dit à ce sujet.

Comme je ne doute point que vous n'éprouviez beaucoup de difficultés à les convaincre de l'irrégularité de leur conduite, et comme il serait possible qu'ils trouvassent exagéré le langage que je vous ai tenu, je joins ici des extraits de plusieurs mémoires que m'ont adressés ou apportés des malades, qui ne doivent leur situation, bien malheureuse sans doute, qu'à des excès du même genre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

PREMIER EXTRAIT.

« J'ai vingt-deux ans; je suis né d'un père et d'une mère très-sains. Jusqu'à l'âge de quinze ans, je n'avais connu que des plaisirs innocens, de ces plaisirs que l'on aime tant à se rappeler dans un âge plus avancé : ma seule passion était l'étude, mon seul bonheur était de plaire à ceux de qui je tenais l'existence; mais

pourquoi faut-il qu'il se trouve partout de ces monstres qui mettent toute leur félicité à faire des complices ! Je ne crois point, monsieur, que sort puisse être comparé à celui que j'éprouve, quoique depuis trois ans j'aie cessé, mais sans doute trop tard, de recourir à ces moyens infâmes dont les effets ont été si terribles pour moi, que ma vie est un véritable fardeau. Mon sommeil est sans cesse troublé par des rêves affreux, et souvent par une oppression qui me fait craindre d'être à chaque instant étouffé. J'ai les nerfs dans un état pitoyable; je digère avec la plus grande difficulté; ma maigreur est extrême; j'ai le teint pâle et défait; les yeux cernés et à demi perdus, puisque je ne puis plus lire deux minutes de suite. »

DEUXIÈME EXTRAIT.

« D'après ce que j'ai lu dans votre livre-

sur l'épilepsie (1), et dans Tissot, il me semble, monsieur, que la masturbation à laquelle je me suis beaucoup livré, surtout dans mon enfance, peut être une des causes de l'épilepsie dont je suis atteint depuis l'âge de douze ans. J'en ai actuellement vingt-quatre et demi; ma taille est de cinq pieds cinq ou six pouces, je suis bien conformé, et je n'ai point l'extérieur d'un homme malade. A l'âge de douze ans, j'ai éprouvé des maux de tête dont la sensation était une pesanteur sur le cerveau. On me saigna, on employa les délayans; mais cela n'empêcha point mes maux de tête de revenir de temps à autre, et à douze ans je fus

(1) De l'Épilepsie en général, et particulièrement de celle qui est déterminée par des causes morales. M. Roret, libraire à Paris, rue Hautefeuille, vient de publier la 2^e édition sous le format in-12.

surpris par une attaque d'épilepsie, qui depuis s'est renouvelée trop souvent. Il y a peu de jours encore que j'en ai eu une terrible. Non, monsieur, je n'en doute point, c'est à la triste habitude que j'ai eue pendant mes jeunes années de me procurer des pollutions fréquentes, que je dois l'affreuse maladie pour laquelle j'ai recours à vos conseils. Je suis devenu d'une timidité sans exemple peut-être; le moindre objet m'effaie; les menaces d'un enfant de dix ans ébranlent mes nerfs; je suis incapable de m'appliquer à rien de sérieux; la moindre contention d'esprit peut amener un accès. Plaignez-moi, monsieur, ayez pitié de ma position, elle est affreuse. »

TROISIÈME EXTRAIT.

« J'ai vingt-trois ans; je me suis adonné à la masturbation depuis l'âge de quatorze jusqu'à celui de dix-huit, époque à

laquelle je pris le parti des armes. Jugez, monsieur, combien j'ai eu à souffrir. L'apparence d'une santé ordinaire ne me permit point de me faire dispenser d'un service pénible auquel je suis resté près de deux ans. Il est impossible de vous décrire tout ce que j'ai souffert; mais, monsieur, mes souffrances n'auraient rien été pour moi, si je ne m'étais souvent représenté le malheur de ceux de mes camarades que j'avais pervertis, et parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui sont morts des suites du vice que je leur ai fait connaître, après avoir enduré les douleurs les plus affreuses et fait le désespoir de leur famille. »

QUATRIÈME EXTRAIT

« Je suis âgé de trente-cinq ans, et célibataire; j'éprouve depuis l'âge de raison des incommodités si variées et si compliquées, qu'il est extrêmement difficile

d'en assigner la cause. Je n'ai donc d'autre parti à prendre que de les détailler en remontant à leur origine, et de faire pour ainsi dire l'histoire de ma maladie.

• L'époque des maux dont je me plains est celle de l'âge de puberté. Ils paraissent être la suite d'excès du genre le plus pernicieux : pendant les dix-huit mois à peu près qu'ont duré ces excès, je ne me suis aperçu du changement qui s'opérait en moi que par la perte de la mémoire et une sorte de stupidité (1). Peu de temps

(1) J'allai voir il y a quelques mois, dans un établissement situé près de Paris, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, que la masturbation à laquelle on ne put me dire s'il se livrait encore, a rendu d'une stupidité telle, qu'il a perdu jusqu'à la mémoire de son père, qui ne peut plus en être reconnu, quelque tentative qu'il fasse. Sa situation, tout-à-fait déplorable, et qui a coûté déjà bien des larmes aux auteurs de ses jours, ne l'empêche point de prendre tous

après, je tombai dans une mélancolie et des vapeurs inquiétantes, mais jusqu'à lors sans accidens graves. Cet état s'accrut sensiblement et en peu de temps. Les maux parurent redoubler; les fonctions de l'estomac et des intestins se firent mal; les urines ne coulèrent qu'avec beaucoup de difficulté, et en causant des cuissons très-vives. L'abandon total de mon habitude et le grand air ont fait disparaître pour quelque temps les vapeurs, dont aucun remède n'a pu depuis em-

ses repas : ce jeune homme, comme la plupart des masturbateurs, est un très-gros mangeur. Il marche toujours la tête baissée; ses yeux sont ceux d'un homme préoccupé. Il est impossible de le faire tenir en face de soi : lorsqu'il entre dans une chambre et qu'il s'y trouve quelques personnes, il leur tourne le dos; si on lui prend la main pour le faire marcher, il la retire avec force, et marche à reculons jusqu'à ce qu'il ait rencontré un corps solide, vers lequel il se retourne tout à coup.

pêcher le retour. Quant à la faiblesse d'estomac et du genre nerveux, elle n'a point cessé, et j'ai vécu depuis près de vingt ans dans des alternatives de santé toujours faible, et d'incommodités graves. J'éprouve surtout, depuis plusieurs années, des douleurs tantôt vagues et tantôt au côté gauche de la tête, et de légers spasmes dans la partie droite du corps, ainsi qu'une constipation opiniâtre qui nécessite l'usage des lavemens. Les moindres variations de l'air, et surtout les brouillards, augmentent mon malaise. Tels sont, monsieur, les maux que vous offre à guérir un homme dont la constitution était bonne, et qui ne doit la vie malheureuse qu'il a toujours traînée qu'à une habitude vicieuse que la religion seule, cette religion tant discréditée par des misérables, a pu faire abandonner, trop tard sans doute pour qu'il puisse jamais compter sur un rétablissement parfait. »

CINQUIÈME EXTRAIT.

• Je restai innocent jusqu'à onze ans , qu'un camarade de la pension où j'étudiais m'apprit à me détruire moi-même ; car depuis que je me suis livré à la masturbation , dont j'ai contracté l'habitude jusqu'à vingt-un ans , je n'ai cessé de souffrir , et mon tempérament n'a jamais pu prendre le dessus. Je suis tombé dans une maigreur effrayante. Imaginez-vous un être dont le teint est pâle et plombé , et dont le corps n'offre plus que des os sur lesquels se trouve collée une peau sèche et aride, vous aurez une idée du triste état où je me trouve réduit. Mais, monsieur , cette maigreur ne serait rien , sans les maux que j'endure avec une impatience que redouble toujours le souvenir de mon crime : les cris que la douleur m'arrache sont si horribles , qu'il est des nuits entières où personne ne peut repo-

ser auprès de moi. Tout me déplaît, et je m'emporte souvent contre mes parens et mes amis, lors même qu'ils s'occupent de me rendre des services dont je ne puis me passer. Je ne demande point à guérir, je regarde aujourd'hui la chose comme impossible : je ne vous demande qu'un adoucissement à des maux que la mort seule peut terminer. »

SIXIÈME EXTRAIT.

« Je vais, autant qu'il me sera possible, répondre aux différentes questions contenues dans votre lettre du 12 courant. Je suis âgé de trente-deux ans, et de toute ma famille le premier atteint du mal pour lequel je vous consulte : il semble qu'il soit en entier dans ma tête, qui est toujours embarrassée au moment de la crise ; mon teint est un peu pâle ; mes dents sont vilaines, et ne tiennent pas très-bien ; ma peau est constamment sè-

che , mes digestions sont pénibles et douloureuses. Voici la description de mes accès ; elle m'a été donnée par un de mes amis , qui plusieurs fois en a été témoin. Je fais un demi-tour , en frappant involontairement de la plante du pied sur le carreau ; ensuite je tombe par terre , les membres roides , les dents serrées , et la pointe de la langue prise entre les dents (celles qu'on nomme incisives) ; ma face et mes mains deviennent livides. Point de doute , monsieur , que mon malheureux état ne soit le résultat des pollutions multipliées que je me suis procurées moi-même , puisqu'avant , c'est-à-dire jusqu'à seize ans , je jouissais d'une santé dont la bonté était attestée par la fraîcheur de mon teint. J'ai été long-temps à m'apercevoir de ma triste position. »

SEPTIÈME EXTRAIT.

« Je crois devoir vous faire une con-

fession générale, pour vous mettre à portée de juger de ma triste situation.

A quinze ans je fus mis en pension chez un bourgeois pour aller au collège. On me donna, selon l'usage du pays, un camarade de lit : ce fut lui qui m'apprit ce que je voudrais avoir ignoré toute ma vie, car j'étais dans la plus pure innocence ; je me livrai sans réserve à la masturbation, parce que je n'en connaissais pas les effets. Au bout d'un an je fis une maladie dont personne ne connut la nature. Cependant je suis sorti de mon lit ; mais depuis, ma vie n'a été qu'une suite continue de souffrances, qui sans doute ont été aggravées par les remèdes que j'ai pris pour arrêter un écoulement provoqué par cette malheureuse habitude. Je fis part de mon indisposition à un de mes amis, qui me conseilla l'usage de la décoction d'orme pyramidal, en m'assurant qu'il en avait vu guérir plusieurs de sa connaissance dans l'espace de douze

à quinze jours. Ce remède n'ayant point réussi, je m'adressai à un autre de mes amis, élève en chirurgie, qui me fit prendre des pilules mercurielles et des bains. Ce traitement dura cinq semaines, et fut aussi infructueux que le premier. Mon Esculape m'ayant répondu de ma guérison prochaine, si je voulais avoir recours à la liqueur de Van-Swieten ; je consentis à prendre deux bouteilles et demie d'eau distillée, dans lesquelles furent dissous vingt-cinq grains de sublimé corrosif. Il me restait une demi-bouteille de cette préparation, mais je refusai de la prendre, parce que mon écoulement continuait toujours. Néanmoins, plein de confiance en cet ami, à qui je supposais assez de lumières pour me diriger avec succès, je n'hésitai point à substituer au remède de Van-Swieten des frictions mercurielles, que j'ai faites plusieurs jours avec l'onguent appelé *napolitain*. Cet ac-

cident céda enfin à l'usage de la limonade, que je pris huit jours de suite.

« Comme je viens de vous le dire, jusqu'à quinze ans mes mœurs étaient restées pures, et ma santé semblait inaltérable. Aussi ne puis-je penser au bonheur dont je jouissais alors sans éprouver les remords les plus vifs. Si j'avais écouté les bons avis d'un autre jeune homme que je voulus moi-même corrompre, et qui repoussa bien loin les propositions impudiques que je lui fis, je ne serais point tombé dans l'état pitoyable où je me trouve depuis dix ans. Continuellement étendu ou dans mon lit ou sur un canapé, les douleurs que j'éprouve dans tous les membres m'arrachent des cris qui font frémir les personnes qui m'entourent, et qui jettent dans des alarmes continuelles des parens tendres, mais bien fatigués sans doute de ma présence. Je suis tombé dans une si grande maigreur,

que l'on compterait tous mes os ; à peine ai-je figure humaine. »

HUITIÈME EXTRAÏT.

« J'ai trente-huit ans. A l'âge de quatorze ans, au moment où mon tempérament se développait, je contractai la malheureuse habitude de la masturbation. Éclairé, six mois après m'y être livré, par l'excellent traité de M. Tissot, je cessai cette infâme pratique ; mais ma santé était déjà très-attaquée. Aux pertes que j'avais moi-même provoquées en succédèrent d'involontaires (1). La nature avait pris une habitude qu'elle conserva sans y être excitée. J'eus des pollutions nocturnes très-fréquentes. Malheureusement le

(1) Je rencontre très-souvent ces pertes involontaires, dont il faut s'empresser de détruire la cause, car elles ont toujours les suites les plus funestes.

mal ne fut point arrêté dans son principe, parce que j'avais honte d'en déclarer l'origine. La crainte seule de perdre la vie me détermina, trois ou quatre ans après, à faire l'aveu de mon état.

« Plusieurs remèdes me furent administrés, le quinquina, les bains froids et le lait. Les accidens se calmèrent, mais ne furent jamais arrêtés. J'ai éprouvé de fréquentes rechutes, sans y avoir jamais donné lieu par de nouveaux écarts de conduite. Il est impossible de s'observer davantage que je ne l'ai fait, et d'éprouver plus de privations. Mais, quelques précautions que j'aie prises, je n'ai pu éviter ce qui m'était réservé ainsi qu'à tous ceux qui, comme moi, sont homicides d'eux-mêmes. J'ai toujours eu une santé délicate. Mes digestions, ne se faisant jamais bien, sont même douloureuses : dans ce moment-ci, elles sont on ne peut plus dérangées. Je suis travaillé par des hémorroïdes qui fluent souvent et m'in-

commodent beaucoup. Je suis d'une grande faiblesse, et incapable de me livrer à des travaux qui exigent la moindre contention d'esprit. »

NEUVIÈME EXTRAIT.

« J'ai eu le malheur de me livrer à une habitude aussi pernicieuse que destructive. Que de reproches n'ai-je pas à me faire ! Mais le remords ne vient aujourd'hui que pour me troubler et augmenter mes infirmités. Peut-être vous rendrai-je mal mon état, mais je saurai vous dire ce que j'ai éprouvé et ce que j'éprouve encore. Au surplus, si vous jugez à propos que ce soit un médecin qui vous en rende compte, veuillez m'en instruire, et je satisferai à vos demandes.

« J'avais à peu près quinze ans, lorsque je commençai à abuser de mon tempérament extrêmement fort. A cette horrible habitude se joignit une fièvre quarté-

après l'avoir gardée six mois, elle céda à quelques purgations et à quelques verres de quinquina : cette fièvre, quoique très-violente, ne diminua pas mes forces, et je continuai toujours cette détestable manœuvre. Quelques mois après j'eus une fièvre lente, que les médecins caractérisèrent de fièvre de nerfs, et qu'ils attribuèrent à sa véritable cause : on me fit prendre quelques bains tièdes, qui me firent beaucoup de bien ; et quelques personnes m'ayant fait connaître les dangers que je courais si j'abusais encore de mes forces, alors je devins sage, et je n'ai pas eu depuis à me reprocher mon inconduite.

• Il y avait à peu près deux mois que je jouissais d'une santé assez bonne, lorsque je fus attaqué de pollutions nocturnes. Mon inexpérience ne me fit pas prendre garde à cela; mais insensiblement elles dégénérent en pertes involontaires fort abondantes et continuelles :

elles diminuèrent tant mes forces, que je fus obligé de consulter un médecin, qui me fit prendre beaucoup de sirop antiscorbutique, et me conseilla ensuite de boire les eaux de Pogues, seul remède dont j'aie éprouvé un peu de bien. Hélas! il n'y en a pas moins quatre ans que je mène une vie très-languissante. Les deux premières années de ma maladie j'avais toujours froid, même dans la canicule; je n'avais aucune espèce de jouissance; les plaisirs m'étaient insipides; j'étais toujours ennuyé, j'avais l'estomac extrêmement douloureux, et il ne digérait point. Enfin j'étais tellement lassé de cette vie monotone, que la mort que je desirais serait devenue pour moi un bienfait. Cependant depuis deux ans j'ai recouvré un peu de forces, je ne suis plus fatigué de mon existence; mais je suis toujours sans vigueur, et je désespère de guérir de cette infirmité si invétérée, car

il y a quatre ans que j'en suis attaqué : mes selles sont constamment glaireuses. »

DIXIÈME EXTRAIT.

« J'ai vu dans quelques journaux votre observation sur le libertinage solitaire , où vous citez un enfant de Paris qui en est mort à quinze ans. J'en suis aussi malheureusement victime depuis quelques années. Je n'excède guère vingt ans ; vers l'âge de dix-sept , un polisson ayant couché avec moi , m'apprit cette maudite habitude , à laquelle je continuai de me livrer le plus souvent possible ; aussi quelque temps après , dès le commencement de ma dix-septième année , je tombai malade du soir au matin sans pouvoir remuer.

« Je fus près d'un mois dans cette situation ; ensuite il me vint un peu de forces ; je me mis à marcher avec peine à l'aide

d'un bâton ; souvent je tombais , parce que mes jambes me refusaient le service , et mes jarrets fléchissaient sous moi.

« Je fus pris au mois d'octobre ; et tout le printemps suivant je ne pus encore aller sans bâton : enfin la force m'est revenue passablement dans les bras , mais il me reste toujours de grandes faiblesses dans les reins , cuisses et jambes , et par conséquent aussi dans les jarrets , de manière que je ne puis courir.

» Je suis maigre , et me porterais néanmoins assez bien , si je n'avais toujours des douleurs , entre autres une dans l'intérieur de la partie du corps de l'épaule gauche , qui , je crois , me causera la mort , parce qu'elle m'entourne le cœur. »

ONZIÈME EXTRAIT.

« Jusqu'à l'âge de seize ans je n'avais pas encore eu à me plaindre des effets de mon inconduite ; mais depuis ce

temps j'ai eu une maladie qui n'a cessé de faire des progrès.

« J'étais fort éloigné de deviner ce qui pouvait l'avoir causée ; du moins je ne croyais pas que ce fût la suite des excès auxquels se livrent les jeunes gens ; je pensais même que je ne devais point mettre un terme à ceux dont je me rendais coupable.

« Je me plaignis d'abord à mon médecin d'un mal de ventre, de points dans le côté, d'un mal de tête continu, et d'une très-grande faiblesse ; cette dernière était telle, que le matin, quand je voulais me lever, j'avais de la peine à sortir du lit. Je ne pouvais monter les escaliers, ni même parler sans être fatigué. J'avais la vue si faible, que je ne pouvais ni lire ni écrire.

« Mon médecin attribua tous ces maux à un mal de foie ; il m'ordonna des pilules pendant plus de quatre mois ; j'en pris régulièrement tous les jours.

depuis dix jusqu'à vingt quatre, selon que je me plaignais. Ce remède me faisait aller continuellement à la selle, et m'affaiblissait beaucoup. Mon médecin me disait que j'avais le ventre dur, et que cela passerait. Mais voyant que j'avais aussi tous les jours mal à la tête et que mon état ne s'améliorait pas, il eut des soupçons, et il me demanda si je n'avais pas l'habitude de la masturbation; je lui avouai que, la tête remplie d'idées lascives, le soir je prenais plaisir à m'endormir en m'y livrant, et renouvelais souvent le jour cette détestable manœuvre. Dans le commencement je cédaï d'abord à ce besoin de jouissance, régulièrement de quatorze en quatorze jours, puis je mis moins d'intervalle; je me satisfis de six en six jours: enfin ce terme me parut long, et il ne dépendait plus de moi de l'attendre.

« Ce ne fut qu'environ six mois après cette vie dérégulée que je commençai à

m'apercevoir de la cause de ma maladie, à reconnaître que je la devais à la masturbation.

« Lorsque dans mes songes je m'étais masturbé (1), en me réveillant je commençais à sentir un mal intérieur qui me donnait les plus vives angoisses, et cela augmentait de plus en plus. Outre un feu intérieur qui me consumait l'épine du dos, mon ventre et mes côtés me semblaient comme rongés par des insectes. Justement alarmé d'un état si déplo-

(1) Un grand nombre d'aveux de ce genre qui m'ont été faits, m'ont suggéré l'idée de faire exécuter en or ou en argent, par un orfèvre de Paris, chez lequel on en trouve pour tous les âges, un étui percé à jour, dans lequel on introduit la verge. Cet étui, qu'il est facile de fixer assez bien et sans danger pour qu'on ne puisse s'en débarrasser pendant le sommeil, doit être garni intérieurement d'une peau ou d'un linge fin : les enfans doivent le porter nuit et jour.

rable, je ne laissai rien ignorer à mon médecin.

• Les tristes réflexions que ma situation me suggérait me disposaient à toutes les résolutions que commandait le délabrement de mon être. Je fis tous mes efforts, j'étais docile à tous les conseils; mais, ô pouvoir de l'imagination ! ô effet du désordre de mes sens et de l'irritation de mon mal ! ma funeste passion triomphait continuellement de toutes mes précautions ; de nouveaux songes m'offraient de nouvelles occasions de me masturber ; et je ne pouvais résister.

• Mon médecin m'ordonna du quinquina, dont je pris trois doses par jour ; je le mêlai dans de l'eau. J'avais presque tous les jours mal à la tête ; mon état ne cessait d'être le même, mes forces ne revinrent point : il m'ordonna de faire beaucoup d'exercice, parce que je mangeais très-peu ; il me prescrivit la viande, et me défendit les légumes, la liqueur, le café

et le thé. Je pris beaucoup de lait pur. Mon médecin, voyant que malgré ses soins le mal était à son comble, me donna à lire un ouvrage sur la masturbation, en me disant qu'il l'avait déjà procuré à d'autres qui se trouvaient dans le même cas que moi, afin qu'il leur servît de règle et de conduite,

« Mon imagination fut vivement frappée des pronostics que renferme ce livre; et, connaissant bien mon état, je n'attendis plus que la mort. Comme, entre autres conseils, j'y vis celui de se lier les mains, je m'empressai de le suivre, me flattant par-là sinon de diminuer mon mal, au moins de m'ôter le moyen de l'augmenter. Mais vaine précaution! c'est alors que j'éprouvai tout le pouvoir d'une imagination dérégulée; soit qu'elle fût la seule cause de mes pollutions, soit que je doive les attribuer aux mouvemens répétés que me faisait faire l'état de gêne dans lequel je me trouvais.

extraordinairement, elles eurent lieu comme de coutume : d'ailleurs j'étais si faible, que la moindre chaleur m'occasionnait une pollution.

• J'avais la voix rauque, je toussais jour et nuit; j'avais une petite fièvre qui redoublait toujours après la masturbation; alors je frissonnais, et j'étais incapable de lire, écrire ou marcher; je n'avais plus de mémoire.

• On me mit deux vésicatoires derrière les oreilles, pour le mal de tête, et il se passa. Je souffrais beaucoup de l'estomac, et tout ce que je mangeais avait de la peine à se digérer. Après la digestion, je souffrais beaucoup moins; j'avais toujours des vents depuis le matin jusqu'au soir.

• Chaque fois que j'urinais j'étais obligé de me laver les parties avec de l'eau froide, sans quoi mon urine aurait toujours coulé. Mes nerfs étaient si sensibles et si faibles, que je ne pouvais la retenir:

elle était d'une odeur forte , presque rougeâtre et jaunâtre.

• Pour rétablir mon estomac , on m'ordonna les voyages et la dissipation. J'allai à Bruxelles ; je commençais à me trouver mieux , lorsqu'il me survint une diarrhée qui de nouveau m'affaiblit beaucoup. Je crois devoir cet accident à une glace que je pris : du moins il est survenu immédiatement après.

• Je revins de Bruxelles en plus mauvais état que je n'y étais allé. Je me déterminai à partir pour Ostende , où je pris quelques bains. Ma diarrhée ne me quittant point , je devins si faible , que je ne pouvais ni marcher ni manger.

• Je retournai chez moi. Mon médecin , après avoir fait cesser ma diarrhée , me donna un mélange de quinquina , de canelle et d'acier : j'en pris une cuillerée à café , six ou huit fois par jour , buvant en même temps du vin de Bordeaux et de l'eau de Spa ; puis me faisant balancer

tous les jours sur une balance, cela me redonna quelques forces et me remit un peu.

• Le temps commençait à devenir froid; on m'ordonna des bains froids; j'en pris un pendant quelques minutes: il me glaça tellement, que le lendemain je crachai du sang. J'eus un rhume, et par la force de la toux une veine s'étant ouverte, on me commanda de rester tranquille, et l'on me fit prendre quelque chose qui mit fin à cet inconvénient.

• Voici quel est mon état :

• J'ai régulièrement des pollutions tous les cinq ou six jours, même deux ou trois jours de suite. A chaque pollution ma faiblesse augmente, et mes forces reviennent à mesure et en proportion du temps que je reste en repos.

• J'ai les yeux comme crevés; je ne puis lire ni écrire long-temps, surtout lorsque j'ai eu une pollution. Je n'ai aucune mémoire.

« Je le répète, après avoir uriné je dois toujours me laver avec de l'eau froide, sans quoi, si je me baisse ou si je marche, mon urine coule toujours. L'estomac me fait le plus souffrir; rien ne se digère, pas même un verre d'eau: il faut que je prenne de l'exercice du matin au soir, soit à cheval, soit sur une balançoire.

« Si je marche pendant cinq minutes, j'ai toujours des points de côté; je suis obligé de m'arrêter tout court.

« J'ai des spasmes depuis le matin jusqu'au soir. J'ai toujours la bouche sèche; quelquefois mes jambes sont si faibles, que je ne puis plus me soutenir.

« Après mon premier sommeil, chaque fois que je lâche de l'eau, si je ne me lève pendant une heure ou une heure et demie, et si je ne me lave avec de l'eau froide, j'ai une pollution.

« Actuellement je me fais garder la nuit: la moindre chaleur me fait mettre en érection; quelquefois j'y reste pendant

une nuit entière, et alors l'homme qui me garde sait qu'il doit m'éveiller.

• Je ne dors que de trois heures en trois heures : si je dors plus long-temps, je crains une pollution; aussi je me lève et marche un peu.

• Si l'on manque à m'éveiller lorsque l'on me voit dormir sur le dos, ou que mon sommeil ne soit pas interrompu, j'ai une pollution.

• J'ai sur le ventre un cercle de bois, pour empêcher la couverture de toucher à ma partie.

• Quand je me lève, j'ai depuis quelque temps un chatouillement dans le gosier, et quand je prends haleine, quelque chose crie intérieurement et me fait tousser.

• Mon ventre gronde toujours, comme si mes entrailles étaient détachées les unes des autres.

• Mon mal principal est dans l'esto-

mac, qui, comme je viens de le dire, ne peut digérer.

« J'éprouve des lassitudes continuelles. »

Ce malheureux jeune homme, mort il y a quatorze ans, à la suite d'une agonie de quarante-huit heures, avait eu pendant la dernière année de sa vie, le courage de passer la nuit assis dans une chaise, un collier au cou, et les deux mains liées avec deux cordes attachées à chaque côté de sa chaise; il s'était flatté, comme il le dit lui-même, que par ce moyen il réussirait enfin à perdre entièrement son habitude meurtrière, mais qui chez lui avait acquis un empire tel, que son frère, qu'il avait chargé de le surveiller, et de qui je tiens ces détails, était souvent obligé d'interrompre son sommeil, toujours très-agité, afin de faire cesser les mouvemens qu'il faisait pour briser ses liens et porter ses mains sur ses parties génitales. Ce même frère, ma

assuré que plusieurs fois le malade avait réussi à les rompre. Néanmoins, au bout d'un an, il se crut assez maître de ses sens pour pouvoir dormir dans son lit : mais ce qu'on avait prévu arriva, on l'y trouva le lendemain exténué de fatigue. Il avoua qu'il n'avait pu résister au désir de se masturber. De ce moment c'en fut fait de lui, et deux jours après, ses parens, désespérés, eurent la douleur de lui voir terminer la plus triste des carrières. »

Tels sont, monsieur, les faits que j'ai cru devoir extraire de la correspondance qu'entretiennent avec moi les personnes qui me consultent par écrit. Sans doute que je devrais terminer là ces dégoûtantes narrations; mais comme, pour certains individus que la passion de l'onanisme égare, et pour ceux surtout qui n'en ont encore éprouvé que faiblement les effets, on ne saurait trop multiplier les preuves, je dois encore vous faire part de ce que j'ai recueilli en compulsant les

auteurs qui ont traité ce sujet de la manière la plus étendue. Ce sera l'objet de ma seconde lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE II

Paris, ce 10 mars 1805.

CELSE, médecin célèbre, assure que les jeunes gens qui se polluent déviennent pâles et efféminés, engourdis, paresseux, lâches, stupides, et même imbécilles.

Salmuth nous apprend que deux individus qui s'étaient livrés de fort bonne heure à la masturbation, étaient devenus fous, et que le cerveau de l'un était si prodigieusement desséché, qu'on l'entendait vaciller dans le crâne (1).

M. Tissot, célèbre médecin de Lausanne, mort il y a environ seize ans, regretté des savans et d'une foule immense de

(1) Decur. 11, ann. 5, append. obs. 88, page 56.

personnes de tous les rangs, qui chaque jour se rendaient auprès de lui pour être traitées sous ses yeux et d'après ses conseils, M. Tissot, dis-je (*Traité de l'Onanisme*), assure avoir vu deux jeunes gens qui ne pouvaient attribuer qu'à ce malheureux défaut l'état désespérant dans lequel il les trouva l'un et l'autre.

« La maladie de l'un, dit-il, commença
 » par une lassitude et une faiblesse dans
 » le corps, surtout vers les lombes : elle
 » fut accompagnée du jeu des tendons, de
 » spasmes périodiques et de la maigreur,
 » de manière à détruire tout le corps : il
 » sentait aussi de la douleur dans les mem-
 » branes mêmes du cerveau, douleur que
 » les malades nomment *ardeur sèche*,
 » qui brûlent continuellement en-dedans
 » les parties les plus nobles.

« L'autre malade était d'une fort jolie
 » figure. On l'avait souvent averti du dan-
 » ger auquel il exposait ses jours : il fut
 » sourd à cet avis, et il devint si difforme

• avant la mort, que cette grosseur char-
• nue qui paraissait au-dessus des apophy-
• ses épineuses des lombes était entière-
• ment affaissée. »

M. Tissot nous apprend encore, p. 15 du même ouvrage, que l'épilepsie est souvent une suite de la même habitude (1). Il cite deux faits à l'appui de cette assertion : l'un et l'autre lui ont été communiqués par M. le professeur Stehelin. Le premier concerne un jeune homme de quatorze à quinze ans, lequel est mort dans des convulsions épileptiques, ou du moins fort semblables, et qui provenaient uniquement de la masturbation. M. Tissot tient le second fait de M. Zimmermann, premier médecin de S. M.

(1) Je traite en ce moment plusieurs épileptiques qui doivent leur maladie aux mêmes excès.

le roi d'Angleterre, qui l'a raconté de la manière ci-après.

• J'ai vu un homme de vingt-trois ans, qui devint épileptique après s'être affaibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avait des pollutions nocturnes, il tombait dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivait après les masturbations, dont il ne s'abstenait point malgré les accidens et tout ce qu'on pouvait lui dire. Quand l'accès était passé, il éprouvait des douleurs très-fortes aux reins et autour du coccix. Cependant, ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque temps, je le guéris des pollutions, et j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avaient déjà disparus. Il avait repris les forces, l'appétit, le sommeil, et une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre; mais, étant revenu à ses masturbations, qui étaient toujours suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans

les rues même , et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit baigné dans son sang. Qu'on me permette ici, ajoute M. Tissot, une question qui se présenta à moi quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort? sont-ils plus suicides que cet homme-ci?

• J'ai vu, dit M. Van Swieten (1), des masturbateurs être attaqués de la consomption dorsale décrite par Hippocrate. J'ai employé inutilement pendant trois ans tous les secours de la médecine pour un jeune homme qui s'était attiré, par cette infâme manœuvre, des douleurs vagues, étonnantes et générales, avec une sensation tantôt de chaleur, tantôt d'un froid très-incommode par tout le ceps, mais surtout aux

(1) De signis et cur. diut. morbis. , lib. II.

lombes. Dans la suite, ces douleurs ayant un peu diminué, il sentait un si grand froid dans les cuisses et dans les jambes, quoiqu'au tact ses parties parussent conserver leur chaleur naturelle, qu'il se chauffait continuellement auprès du feu, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été. J'admirai surtout pendant tout ce temps un mouvement continuel de rotation des testicules dans le scrotum, et le malade éprouvait dans les lombes la sensation d'un mouvement semblable qui lui était très à charge.

« Ce détail, dit M. Tissot, laissé ignorer si ce malheureux termina sa vie au bout de trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque temps, ce qui est bien plus fâcheux : il n'y a cependant pas une troisième issue. »

Les pollutions fréquentes, dit Lomnius (1), relâchent, dessèchent, affaiblis-

(1) lib. 11. CXLIX. Fœs., pag. 479.

sent, énervent et produisent une foule de maux, au rang desquels il place l'apoplexie, la léthargie, l'épilepsie, la perte de la vue, les tremblemens, la paralysie, et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses (1).

Parmi les épileptiques que je traite en ce moment, il se trouve un jeune homme âgé de dix-sept ans, que je soupçonne beaucoup de se masturber. Quelque tentative que j'aie pu faire, je n'ai point encore su de lui la vérité toute entière. S'il lit cet ouvrage, ce que je desire, il apprendra par les exemples que j'y rapporte qu'une maladie n'est guérissable qu'autant que l'on fait cesser la cause qui l'a produite.

Dans mon *Traité des glaires*, je cite l'histoire d'un enfant mort à treize ans dans des convulsions fort semblables à

(1) *Med. static*, sect. 6, aph. 15.

celles de l'épilepsie, après une agonie qui dura quatre-vingt-seize heures. Le genre d'efforts qu'il faisait depuis long-temps pour expectorer, la nature de ses crachats dont la couleur était d'un gris cendré, et qui avaient une consistance visqueuse peu naturelle au bas âge, me firent soupçonner que sa maladie appartenait à des excès multipliés de la masturbation; d'ailleurs sa peau, dont la sécheresse était très-grande, annonçait qu'une cause violente avait pu seule déterminer le retour de la transpiration vers le centre, puisque cet enfant était idolâtré, et qu'on lui avait épargné le travail, la contrainte, la contention d'esprit, en un mot, tout ce qui pouvait le fatiguer.

Campe, célèbre auteur allemand, s'exprime ainsi :

« Toutes les suites funestes qui accompagnent le vice de l'impudicité en général, s'attachent encore plus particulièrement, et d'une manière immédiate, à ces

écarts honteux qu'on nomme *onanisme*. On n'a pas besoin de grandes réflexions pour se convaincre combien ce vice est contraire aux vues de la nature. La constitution de notre corps et le développement encore imparfait de ses organes dans un âge peu avancé ne permettent pas de douter du mal irréparable que ce vice traîne après lui. Dès-lors la nature ne fait plus rien pour le perfectionnement du corps ; elle abandonne son ouvrage, qui languit et dépérit. Les alimens que le corps prend pour sa conservation, n'étant point digérés convenablement, ne fournissent plus des sucs restaurateurs, mais produisent des humeurs viciées qui engendrent mille maladies, et deviennent même un nouveau stimulant pour ce vice honteux.

• Aussi la santé, ce bien inestimable, sans lequel il ne peut exister de bonheur, est bientôt détruite. Je n'ai jamais pu voir sans indignation des enfans mutiler

de gaité de cœur, de jeunes arbrisseaux qui venaient de s'élançer, pleins de vigueur, du sein maternel de la terre; mais mon cœur s'est brisé lorsque j'ai vu de jeunes enfans se mutilant de leurs propres mains, détruire ainsi le plus bel ornement de la création. J'ai souvent vu ce qui les fit tomber toujours plus profondément dans le vice, parce que leur propre société était pour eux la plus dangereuse.

Voici l'aveu d'un jeune homme, publié par l'instituteur Salzmann :

« Enfin le livre de Tissot me tombe entre les mains; mais, hélas! beaucoup trop tard. Je lis et suis comme frappé de la foudre. Mes yeux se rouvrent, et je suis saisi de crainte et d'épouvante. J'étais à cette époque déjà exténué et semblable à un squelette : on me jugeait *pulmonique au dernier degré*; cependant je n'avais point encore soupçonné la véritable source de mon dépérissement; mais ce

moment m'en fit voir la cause effrayante. Qu'ils sont barbares les parens, les maîtres, les amis, me disais-je, qui ne m'ont pas averti du danger où conduit ce vice, ou ne m'ont pas mis entre les mains l'ouvrage de Tissot! ou plutôt, qu'elle est grande l'ignorance qui règne encore sur ce vice, et ses suites! Je tombai dans une espèce de mélancolie qui me fit infiniment souffrir. Je résolus de m'arracher au plus affreux des vices: l'entreprise était difficile, mais non pas impossible, parce qu'il avait beaucoup perdu de ses attraits par mon affaiblissement.

• Plaignez avec moi ma triste situation, et l'aveuglement des hommes qui se précipitent dans des malheurs affreux. Mes forces intellectuelles sont extrêmement affaiblies: mon esprit émoussé est absolument incapable de poursuivre un raisonnement. Ma mémoire est extrêmement faible, ou plutôt elle est perdue tout-à fait. Mon état est d'autant plus dé-

plorable, que Dieu m'avait accordé les plus heureuses dispositions, au point que mes maîtres et connaissances concevaient de moi les plus grandes espérances en voyant déjà en moi l'homme savant que je serais un jour. Je ne suis donc pas seulement incapable pour les travaux d'esprit, mais même pour ceux du corps. Tout mon corps est affaibli et sans action; je suis maigre et décharné, et n'ai plus que la peau et les os. Je ressemble à un squelette, et mon aspect fait horreur. Mais je ne suis pas seulement dans cet état de faiblesse absolue, je souffre encore sans relâche les douleurs les plus aiguës, surtout aux parties de la génération, qui ont le plus souffert par mes écarts. Ce qui rend ma situation encore plus déplorable, c'est une mélancolie qui s'est emparée de moi, et la certitude d'avoir contrarié les vues du Créateur en me rendant aussi inhabile à la reproduction de mon semblable qu'à l'éducation des

« enfans : cette conviction me tourmente encore bien plus que la douleur corporelle. J'aurais souvent succombé à la tentation de terminer ma triste existence, si la raison et la religion, qui sont ma seule consolation, ne m'eussent retenu. »

« Voici, ajoute M. Campe, d'autres faits de ce genre que l'on trouve consignés dans des lettres de quelques jeunes gens qui ont cherché auprès de moi et secours et conseils. »

PREMIER FAIT,

« Je suis aussi une de ces malheureuses victimes de l'onanisme. En partie la honte, et en partie le manque de confiance m'ont empêché jusqu'à présent de m'ouvrir à un médecin habile; de sorte que j'ai différé de plus en plus de chercher du secours. Lorsque vous proposâtes il y a un an, pour prix, la question de déter-

miner les moyens les plus propres à préserver les enfans et les adolescents du dangereux vice de l'onanisme, etc., l'espérance se ranima de nouveau en moi, que peut-être je trouverais dans la réponse à la question les moyens et les indications pour me traiter moi-même et recouvrer ma santé perdue. Mais, ayant attendu jusqu'ici vainement, le devoir de ma propre conservation m'ordonne de chercher du secours avant que mon mal devienne irréparable. Plein de confiance en vous, j'ose vous confesser mon état. Environ à l'âge de seize ans je connus ce crime, et je le commis jusqu'à ce que les parties de mon corps destinées à la reproduction fussent entièrement détruites : dès-lors j'aperçus aussi les suites terribles de ce vice. Je les sentis sur mon corps : j'éprouvai, par exemple, de la lassitude, de la mauvaise humeur, de la tristesse, la faiblesse de mémoire et du

jugement. En un mot, je me reconnais exactement dans le portrait que Tissot et d'autres nous ont donné de ces malheureux.

• Si vous croyez, monsieur, qu'aidé des conseils d'habiles médecins, je puisse encore rétablir ma santé, je vous prie instamment de m'éclairer de vos conseils. Quoique la reconnaissance d'un inconnu ne soit pas une récompense digne de vous, je suis sûr que Dieu et votre propre cœur vous en récompenseront. Si j'échappe au danger dont je suis menacé, je prendrai la liberté de vous dire mon nom.

• Un autre jeune homme est de lui-même tombé dans ce vice; j'ignore ce qu'il a pu souffrir journellement, mais je sais qu'il n'avait pas encore seize ans lorsqu'il mourut de phthisie.

• Dans la ville de *** mourut un enfant de neuf ans, des suites de l'onanisme, après être devenu aveugle quelque temps

auparavant. Ces exemples sont effrayans, et m'ont fait voir toute l'horreur de ce vice.

Mais ce qui le rend encore plus déshonorant pour l'homme, c'est le prompt et entier délabrement de toutes les facultés intellectuelles. Ceux mêmes chez qui tout amour pour les travaux de l'esprit n'était pas encore éteint, n'avaient plus la force de réfléchir et de fixer leur attention sur un objet. Leur mémoire, qui à leur âge est ordinairement si tenace, était affaiblie au point qu'ils ne pouvaient se rappeler ce qu'ils venaient de lire ou d'entendre. Leur imagination était si désordonnée, que, soit en veillant, soit en dormant, ils ne pouvaient voir que des images impudiques; tout sentiment du bon et du beau dans la nature, qui nous procure tant de momens de jouissance, s'était effacé de leur cœur. Rien ne faisait plus impression sur eux, ni la vue d'une belle

campagne, ni le spectacle d'une belle nuit d'été, ni le soleil levant. La conscience de leur propre incapacité pour toutes les occupations utiles, et l'impossibilité de s'attirer la bienveillance de leurs semblables, les éloignaient de plus en plus des hommes et de la société! Peut-être craignaient-ils qu'on ne lût leur crime sur leur front! Spectacle affligeant, je l'avoue avec douleur! Je me retrace encore vivement l'image d'un jeune homme de treize ans; l'innocence avait donné de l'éclat à ses jours; et toute l'organisation de son corps, qui formait un ensemble harmonieux, annonçait la santé et la vigueur de la jeunesse. Son air ouvert montrait une conscience irréprochable, et tous aimaient ce jeune homme aimable. Un funeste exemple fit naître en lui ce malheureux penchant; il se laissa entraîner au vice de l'onanisme: je l'ai vu, un an après, fané, et le regard sombre et abattu. »

J'ai su qu'il a souvent reconnu et déploré depuis son coupable égarement ; mais c'en était fait, les pertes ne pouvaient plus se réparer ; il n'a plus recouvré sa première gaîté.

DEUXIÈME FAIT.

• C'est à quatorze ans que j'ai appris le secret de la masturbation proprement dite, ayant fait à cet âge mon entrée *dans une grande école*, où ce vice était connu de la presque totalité des élèves. Depuis ce fatal moment, jusqu'à l'âge de vingt-un ans que j'ai maintenant, je n'ai plus cessé d'être l'esclave de cette passion. *Couleurs, fraîcheur, éclat de jeunesse, feu, fierté, moyens, talens, tout a avorté pour moi, à partir du même instant. Vers ma seizième année, j'ai*

ressenti des douleurs à la naissance des fausses côtes, ainsi qu'une grande difficulté de respirer, qui me travaille même encore. Une bouffissure et une tension continuelle dans toutes les parties du corps en ont été les suites. Ce que je ne pouvais alors ni comprendre ni expliquer, je le comprends enfin aujourd'hui, et je sens aussi ce que signifiaient ces douleurs sourdes et ces souffrances aussi continues qu'indéfinissables : le voile qui me masquait mon état est tombé ; j'en vois tout le péril et aussi la cause. Pourquoi faut-il que je n'aie à accuser que moi-même ? Pourquoi encore ai-je le malheur d'y avoir pensé si tard ? Je passe dans la tristesse des jours qui ne m'en promettent que de plus tristes. Il ne me faut que jeter les yeux sur un miroir pour y reconnaître la destruction de tous les avantages que la nature me destinait, et retomber dans la cruelle mélan-

colie qui me consume. L'idée de mon avenir est ce qui m'accable le plus. Mes parties naturelles sont ce qui a le plus souffert de mes excès : elles n'ont acquis ni les dimensions, ni le ressort qu'elles présentent chez tous les jeunes gens de mon âge ; j'ai en place, des érections fréquentes et comme continues ; des urines épaisses, troubles, blanches ; des pertes de semence que tout provoque, c'est-à-dire tantôt un prurit intérieur et spontané, tantôt la plus légère pression, tantôt le simple mouvement du cheval ; mais c'est bien plus encore, la continuité des écoulemens nocturnes qui achève d'épuiser mes forces ; ce sont eux surtout qui me réduisent à la dernière faiblesse depuis le moment où je suis devenu sujet à ce vice.

TROISIÈME FAIT.

Mon ami était tombé déjà depuis assez

de temps dans une profonde mélancolie, et ce n'est pas sans peine que mon amitié pour lui a pu obtenir qu'il m'en avouât la cause. C'est à votre livre sur la masturbation uniquement qu'il doit de connaître lui-même cette cause. Mon ami s'est livré au vice de la masturbation dès sa plus tendre enfance, ce qu'il a toujours continué de faire jusqu'à sa dix-neuvième ou sa vingtième année. Il m'a maintes fois assuré que jusqu'à cette époque il n'avait jamais rien lu ni entendu qui y eût rapport.

Il est maintenant âgé de vingt-six ans, et depuis plus de six ans il a totalement rompu avec ce vice. Mais l'excès avec lequel il s'y est livré fait que, depuis le même espace de temps, il perd sa semence sans le vouloir (1). Entièrement

(1) Je rapporte dans mon *Traité des Glaires*,

dénué de connaissances sur ce qui constitue les principes fondamentaux de sa santé, ainsi que de sa conservation, il n'a fait aucune attention aux maux que son dérèglement lui préparait, jusqu'à ce que votre livre lui tombât entre les mains. C'est alors que ses yeux se sont dessillés, que sa conscience a commencé à lui faire les plus vifs reproches, qu'il a reconnu l'état incendié de son imagination, et *qu'il a pu compter chacun des accidens que le même vice a fait s'opérer conjointement sur son physique.* Il croit reconnaître d'abord *un affaiblissement de ses facultés intellectuelles*, dont le progrès est si rapide, qu'il craint de tomber dans une

dont la 7^e édition, beaucoup augmentée, se vend chez le même libraire, plusieurs exemples d'écoulemens involontaires.

stupidité absolue. Il se plaint en outre *d'une perte de semence qui est tantôt plus et tantôt moins considérable, d'éblouissemens, de lassitudes, principalement dans les genoux, et quelquefois de la perte entière du sommeil.*

« Il a presque habituellement sur toutes les parties du corps des rougeurs qui parfois se changent en taches, et parfois présentent de la dureté. Je suis presque toujours travaillé, dit-il encore, de maux de tête, principalement lorsque je me lève, même avec précaution, à quelque mouvemens qui secoue plus ou moins ma tête; et si j'ai été obligé à quelque effort en allant à la garde-robe, je suis bien sûr d'être tourmenté du mal de tête pendant plusieurs heures.

« Sur une quantité de lettres que m'a écrites un malade du duché de Meklembourg, pendant qu'il faisait usage de mes remèdes, je ne citerai que les principaux

accidens auxquels ce particulier a été sujet pendant nombre de mois, quoique par intervalles. Il m'écrivit entre autres qu'il éprouvait de vives douleurs dans les testicules, et à tel point, que le *droit* était *considérablement remonté*, avec tous les signes de l'inflammation : plus, des tiraillemens dans la paupière de l'œil gauche, des sueurs excessives chaque nuit, des douleurs aiguës dans la tête, dont les élancemens se portaient jusque dans l'intérieur des oreilles, et même dans celui de la gorge; des tiraillemens dans les jambes, une faiblesse extraordinaire dans les reins, des feux accompagnés de douleurs sous l'œil gauche, du froid dans l'intérieur de la verge, une sensibilité, ou plutôt une douleur vive dans les testicules, aussitôt qu'ils étaient livrés à leur poids. De sorte qu'il était réduit, pour marcher le moins du monde, à porter ses bour-

ses dans un sac; une très-grande difficulté à rendre ses urines, qui allait même quelquefois jusqu'à les supprimer totalement; des étourdissemens, des douleurs dans le bas-ventre, comme si les entrailles eussent été concentrées et fortement comprimées. »

QUATRIÈME FAIT.

« Un jeune homme, actuellement âgé de vingt-huit ans, a eu le malheur d'être instruit de la masturbation, lorsqu'il en avait seize, par un jeune maître de musique. Comme il ne lui est pas même venu d'abord en idée que cela fût préjudiciable, et comme il crut seulement que c'était un de ces actes qui demandent à être faits dans le plus grand secret, il n'a plus cessé de s'y livrer, en évitant les témoins. S'étant aperçu avec le temps que cet acte

était toujours suivi d'une certaine fatigue, il s'imagina que cela serait bon à pratiquer tous les soirs dans son lit, afin de s'endormir plus promptement, et il en usa pendant deux années, comme d'un excellent soporifique, Croyant apercevoir ensuite qu'il ne dormait que trop, il essaya du même moyen pour se mieux éveiller, et il en usa pendant deux autres années, à titre de réveil-matin. Ce furent donc bien quatre années entières qu'il s'administra un pareil secours *en la plus parfaite ignorance de ce qu'il faisait.* Il atteignit même le milieu de sa vingtième année sans que personne, l'ayant pris sur le fait, eût l'occasion de lui apprendre tout le danger et toute l'horreur de son action. Mais il fut pour lors attaqué d'une diarrhée si violente, qu'elle le tint au lit quatorze jours consécutifs. Deux mois après il lui prit, chaque nuit, des sueurs si prodigieuses, que son oreil-

ler, ses couvertures et son matelas n'étaient pas seulement humides, mais étaient trempés d'eau dans toute l'étendue du terme, ce qui lui dura six à sept semaines. A peine trois mois s'écoulèrent, qu'il fut attaqué d'un mal de poitrine très-grave, accompagné d'une fièvre ardente et d'élévations sur la peau, soit rouges, soit blanches. Ce fut dans ce pitoyable état qu'on lui fournit l'occasion de lire l'ouvrage de TISSOT, intitulé *l'Onanisme*, et celui de GILLERT *Zedekundige Lessen*. (Instruction sur les mœurs.) Ces deux ouvrages réunis opérèrent entièrement, mais trop tard, sa conversion.

• Son humeur, naturellement gaie, ne cesse plus d'être ou de l'inquiétude ou de l'abattement. *Sa langue est constamment chargée d'une humeur épaisse, que rien ne peut déterger, pas même les purgations. Il sent de plus des feux, et même de la douleur dans toute*

l'étendue des joues. Par suite il éprouve ou de la souffrance dans la verge, ou une sorte d'enflure qui n'est pas dans l'ordre naturel. Il a, pendant les nuits, de fréquentes pertes de semence. Il est obligé très-fréquemment de lâcher de l'eau, et il a presque sans cesse au visage des pustules. Jamais il n'est bien quitte de la toux. Il a habituellement les mains ou comme de la glace, ou tout au contraire brûlantes et suantes, etc.

CINQUIÈME FAIT.

« Un malheureux exemple que m'a fourni un camarade d'école m'a jeté dans la foule d'infortunés auxquels les suites de la masturbation rendent le souvenir de leur première jeunesse bien amer. *Ah ! si j'avais pu prévoir le moins du*

monde , lorsque je n'avais que quinze à seize ans , dans quel gouffre on se précipite en commettant cet attentat contre le divin auteur de la nature !

• Je suis présentement âgé de vingt-quatre ans. Souvent, oui très-souvent, j'ai commis ce crime, et quoique je me sois engagé plus d'une fois par des promesses solennelles à m'en abstenir, je n'ai prononcé ce serment que pour l'enfreindre. *Le feu de mes yeux est considérablement diminué , ma taille est bien loin d'avoir pris la croissance à laquelle je paraissais destiné.* La couleur de mon visage ne s'accorde pas mieux avec mon âge de vingt-quatre ans. Pour peu que je me donne quelques mouvemens extraordinaires, la sueur m'inonde, et le battement de mon pouls se précipite. Si je me trouve à un bal avec des amis de mon âge, tandis qu'eux se livrent, sans paraître fatigués, à plusieurs danses

ou contre-danses de suite, dès la première je suis fatigué, à la seconde je suis rendu; si je veux en risquer une troisième, je suis prêt à tomber en faiblesse; la sueur me coule à grosses gouttes du visage, et le cœur me bat d'une si grande force, que je ne puis même respirer.

« J'ai trouvé dans le Journal de Berlin (1) le détail que vous y faites d'un accident affreux dont l'unique cause a été mon malheureux vice. J'en ai frémi, et j'ai aussitôt conçu le projet de vous demander vos avis, ainsi que votre assistance. »

SIXIÈME FAIT.

« Je n'avais pas plus de quatorze ans

(1) Il fait donc bon insérer des exemples de cette nature dans les journaux, comme avis aux lecteurs.

Lorsque j'ai été assez malheureux pour me laisser entraîner au torrent de la masturbation. *Sans réfléchir aucunement aux effets de cette condamnable habitude*, je me suis procuré des pollutions aussi souvent que je l'ai pu, jusqu'à ma dix-neuvième année. C'est alors que j'ai eu, pour la première fois, occasion de lire Tissot, et j'ai frémi en ouvrant les yeux sur le gouffre au-dessus duquel je me trouvais suspendu.

• *Déjà j'en suis à éprouver les nuits des pertes de semence qui répandent une mélancolie inconcevable sur toutes mes actions.* Outre que je suis devenu d'une maigreur extraordinaire, et qui cependant fait encore de temps à autre des progrès, nombre de pronostics concourent à m'annoncer que ma fin est prochaine. Les facultés de mon esprit, entre autres, ont subi un déclin que je ne puis me dissimuler; mon imagination était

vive, elle est presque nulle; ma mémoire était heureuse, je n'en ai presque plus. Mais quand je pense que c'est ma propre main qui a creusé l'abîme de maux où je me trouve, j'ai peine à m'interdire la dernière ressource du désespoir. »

SEPTIÈME FAIT.

« Ma maladie consiste principalement en ce que je ne me trouve pas dans les parties naturelles tout le ressort qu'elles sont faites pour avoir; que j'y éprouve sans cesse une certaine chaleur et une certaine sensibilité qui ne seraient pas insupportables par elles-mêmes, mais qui le deviennent par leur continuité; et enfin que je suis tourmenté par des pertes de semence qui se renouvellent presque chaque nuit. Je suis devenu sujet, par suite, à des sueurs excessives; et

quand je suis exposé à un certain degré de chaleur, j'éprouve dans le fondement des démangeaisons auxquelles je ne sais qu'opposer; *comme aussi des tiraillemens* au-dessus des reins, au réservoir de la semence, etc. Cette sensibilité dans l'intérieur de la verge, qui ne me quitte point, s'augmente aussitôt que je laisse mon imagination se fixer sur quelque pensée lascive, enfin lorsque je me touche pour uriner, ce qui m'arrive assez souvent, je ressens à l'instant même une vive douleur qui me descend jusque dans les deux testicules. »

HUITIÈME FAIT.

• J'ai un ami qui s'est laissé tomber, il n'y a pas plus d'un an, dans le borbier, mais qui est déjà si affaibli, qu'il est tout jaune quant au visage, et éprouve

une aversion de jour en jour plus insurmontable pour ce qui est travail et contention d'esprit. Il est actuellement dans sa seizième année. Votre livre, ainsi que les écrits de SALTZMAN et d'OEST, l'ont enfin éclairé sur toute l'horreur de ce qu'il s'est permis. Il se plaint souvent de douleurs violentes *à la tête et aux pieds*, mais surtout *dans les genoux*; à quoi se joint habituellement *un sommeil inquiet et interrompu*. Son état empire à vue d'œil, *des pertes de semence nocturnes*, auxquelles succède ce genre de perte que vous appelez perte de semence diurne, épuisent insensiblement et entièrement ses forces. Il s'effraie aussitôt qu'il aperçoit une seule personne ou un seul visage. »

Voilà, monsieur, des détails non moins tristes que les premiers; mais je n'ai pu me dispenser de vous les faire connaître, parce que je les ai jugés propres à con-

vaincre vos amis du mal qu'ils se sont fait jusqu'ici. Tout ce que je vais vous apprendre actuellement sera pour votre instruction particulière. Quoique vous ne soyez pas encore entré dans la carrière que vous vous proposez de parcourir, j'ai tout lieu de croire que vous vous ferez un plaisir d'être utile à ceux qui, retenus par la honte que leur inspirerait l'aveu de leur état, vous accorderaient une confiance qu'ils refuseraient à des personnes de l'art. Dans ma prochaine je vous donnerai la description des signes auxquels on peut reconnaître les individus qui se livrent à l'onanisme.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE III.

Paris, ce 20 mars 1805.

L'ŒIL hagard, terne, faible, et souvent rouge, cerné, douloureux, abattu, toujours humide; des paupières enflées, un visage décrépit, jaune et maigre, des lassitudes que le repos ne peut point terminer, des digestions lentes, des selles rares, des urines épaisses et blanches, dont l'odeur est la plupart du temps fétide; des envies de vomir et souvent même des vomissemens de matières glaireuses, une grande faiblesse dans les reins, ainsi que dans les jambes; un frisson continuel, une voix rauque, faible ou sourde, quelquefois même tout-à-fait éteinte; des sueurs

excessives, sans qu'on ait pris aucun mouvement; la peau le plus souvent sèche et brûlante, une toux courte et sans expectoration, des soupirs, des bâillemens fréquens: tels sont, monsieur, les effets physiques qui résultent de l'habitude de l'onanisme, effets qui deviennent à leur tour la source des dérangemens qu'éprouve le moral de ceux qui s'y livrent: aussi remarque-t-on que la moindre difficulté les effraie, qu'ils ne se trouvent jamais bien nulle part, qu'ils sont continuellement distraits, que leur mémoire est ingrate, qu'ils ne se livrent point avec la chaleur de leur âge aux jeux qui occupent leurs jeunes camarades; que leur caractère est rarement égal, et surtout qu'ils n'ont point d'amis sincères, parce qu'ils ne le sont point eux-mêmes.

« Le masturbateur, dit le docteur Gottlieb Wogel, en vient insensiblement à perdre tout ce qu'il avait reçu de facul-

tés morales; il acquiert un extérieur hébété, sot, lascif, embarrassé, triste, mou; il devient ennemi, paresseux, et incapable de toute fonction intellectuelle; toute présence d'esprit lui est interdite; il est décontenancé, troublé, inquiet aussitôt qu'il se trouve en compagnie; il est au dépourvu, et même aux abois, s'il lui faut seulement répondre à un enfant; son âme affaiblie succombe sous la moindre tâche. Sa mémoire, s'altérant tous les jours de plus en plus, il ne peut comprendre les choses les plus communes, ni lier ensemble les idées les plus simples; les plus grands moyens et les plus sublimes talens se trouvent bientôt anéantis, des connaissances précédemment acquises s'oblitérent, l'intelligence la plus exquise devient nulle, et ne donne plus aucun produit; toute la vivacité, toute la fierté, toutes les qualités de l'âme par lesquelles ces malheureux subjuguèrent

ou attiraient ci-devant leurs semblables, les abandonnent, et ne leur laissent plus d'autre partage que le mépris ; le pouvoir de l'imagination a pris fin pour eux ; il n'y a plus aucun plaisir qui les flatte ; mais, en revanche, tout ce qui est peine et malheur sur le reste du globe semble leur être propre. L'inquiétude, la crainte, l'épouvante, qui sont leurs seules affections, bannissent toute sensation agréable de leur esprit. Les dernières crises de la mélancolie et les plus affreuses suggestions du désespoir finissent ordinairement par avancer la mort de ces infortunés, ou bien ils tombent dans une entière apathie, et ravalés au-dessous des animaux qui ont le moins d'instinct, ils ne conservent de leur espèce que la figure. Il arrive même très-souvent que la folie et la frénésie la plus complète sont ce qui se manifeste d'abord.

Selon le docteur Franck, les mastur-

bateurs sont non-seulement à charge à la société, mais même dangereux. Aussi ce médecin célèbre invite-t-il les gouvernemens à faire exercer sur eux la surveillance la plus active,

« Il est à ma connaissance, dans une certaine ville, ajoute Gottlieb-Wogel, un célibataire âgé de vingt-cinq ans, que la masturbation a d'abord rendu fou, furieux, mais qui depuis long-temps est dans l'état de l'imbécillité la plus absolue. Ce malheureux ne profère jamais une seule parole: il se laisse traiter comme s'il était entièrement privé de vie; il ferme les yeux dès qu'il voit quelqu'un; il a, la plus grande partie du jour, la tête penchée en avant, et se tient assis en cette attitude sur une chaise. Son unique occupation est de se frotter le pouce et l'index l'un contre l'autre, ou de déchirer une carte en je ne sais combien de petits morceaux. Son visage est pâle, défait,

allongé; mais, malgré cette situation déplorable, il ne passe ni nuit ni jour sans se livrer à la masturbation. »

« Un malade, dit M. Tissot (*Onanisme*, page 85), me peignait vivement les difficultés de la victoire dans une de ses lettres. Il faut bien des efforts (ce sont ses termes) pour vaincre l'habitude qui nous est rappelée à chaque instant. Je vous l'avoue en rougissant, ma sale âme n'est que trop portée à me représenter sans cesse des objets de concupiscence. Cette passion ne s'allume plus chez moi; il est vrai que je me rappelle en même temps tous vos avis: je combats, mais ce combat même m'épuise. Si vous pouviez trouver le moyen de détourner mes pensées de cet objet, je crois que ma guérison serait bien proche. »

La puissance de l'onanisme est si grande, qu'il est presque impossible de s'en corriger, surtout lorsque, sourd à

la voix de la raison, on ne veut plus écouter que celle de ses sens. Sans cesse poursuivi par le desir de cette jouissance illécite, on se voit précipiter dans l'abîme sans pouvoir l'éviter. Heureux ceux qui n'ont point entièrement oublié les principes religieux que des hommes aussi respectables que désintéressés leur ont enseignés dans leur enfance ! En se rappelant ces principes et les prenant pour guides, il leur sera facile de changer de conduite. Plusieurs jeunes gens m'ont souvent avoué que, sans la religion, il leur aurait été impossible de renoncer au desir toujours renaissant de se polluer.

L'un deux, aujourd'hui âgé de vingt-cinq ans, m'écrivait il y a quelques mois : « Élevé par un de mes frères dont la piété était exemplaire, j'ai joui jusqu'à l'âge de quinze ans de la tranquillité d'âme la plus parfaite et de la félicité la plus douce. Plein d'attachement et de respect

pour mes parens, et jaloux de me rendre de plus en plus digne de leurs bontés, je travaillais à mes devoirs avec un courage qui était tous les jours couronné du succès. A la fin de chaque année je remportais les premiers prix, et je passais les vacances au milieu des plaisirs. Ce fut au commencement de celle de 1797 que je fis la rencontre d'un jeune homme de mon âge, ou à peu près, qui m'instruisit de l'onanisme. Le malheureux ! il lui fallait un complice, disons mieux une victime : j'ai failli à le devenir, car ma passion m'avait tellement dominé, que, quoique instruit de tout le danger auquel elle exposait mes jours, je ne laissai pas que de la satisfaire.

« La religion a pu seule me faire remporter sur mes sens une victoire qui avait échappé à l'amour même de ma propre conservation. Heureusement qu'il n'y avait que huit mois que je fai-

sais le plus horrible des métiers, lorsque je me confiai à un de mes camarades qui me parla de l'altération de mon teint, et qui avait été témoin de plusieurs attaques de nerfs dans lesquelles je perdais connaissance. Ce camarade qui n'avait point cessé d'être vertueux, et qui parvint aisément à me faire marcher sur ses traces, en était bien récompensé par les avantages que lui procurait une excellente santé, et des succès soutenus qui le faisaient estimer des professeurs et chérir de ses parens. Ce brave jeune homme, que n'avaient pu gagner les suggestions de quelques malheureux de la trempe de celui dont les conseils perfides pouvaient me coûter la vie, me fit faire des réflexions si sérieuses sur l'énormité du crime dont je me rendais coupable envers Dieu, que, revenant à ces idées si aimables pour les bons, et si effrayantes pour les méchans, ma con-

version devint bientôt parfaite. Hélas ! monsieur, il en était bien temps, car si depuis je n'ai pu jouir que d'une santé très-délicate, qu'aurait-ce été si la Providence, que je remercie tous les jours, ne m'eut fait trouver un ami qui s'intéressât à mon sort. Ainsi que je viens de vous le dire, monsieur, ce brave jeune homme avait été témoin d'attaques de nerfs horribles qui m'ont quitté peu à peu. Mais, outre cela, j'avais des maux d'estomac presque continuels, et des digestions fort lentes ; j'étais quelquefois des semaines entières sans aller à la garde-robe ; j'avais maigri à vue d'œil, et à un teint coloré avait succédé un teint pâle et défait. L'étude, qui auparavant faisait tout mon délice, me déplaisait ; ma mémoire, qui depuis a cessé d'être ce qu'elle avait été jusqu'alors, refusait de me servir ; je ne pouvais retenir deux lignes. Uniquement occupé de satisfaire ma passion, tout ce

qui était autour de moi m'était à charge ; plus de liaisons qui pussent me charmer, plus de jeux qui pussent me distraire. Le dirai-je, monsieur ? mes amis les plus chers m'étaient devenus odieux, et j'étais parvenu à une insensibilité si excessive, que je me sentais capable d'apprendre la mort de mon père ou de ma mère, que j'avais tant aimés, sans verser une larme. Combien de fois n'ai-je pas songé à me détruire. »

Si tout ce que je viens de dire suffit, monsieur, pour que l'on puisse reconnaître les individus qui se polluent, il faut que vous sachiez aussi que l'on se méprendrait quelquefois si l'on rangeait dans la même classe toutes les personnes chez lesquelles on découvrirait plusieurs des symptômes que je viens de décrire : il ne faut donc point précipiter son jugement ; vous aurez quelques jours l'occasion de le remarquer ; les personnes qui

mènent une vie sédentaire et qui se livrent en même temps au travail du cabinet, réunissent souvent en elles la plupart des signes qui caractérisent si bien les effets de la masturbation, qu'ils les feraient souvent confondre avec les êtres tout-à-fait méprisables dont je vous occupe aujourd'hui ; mais on trouve ces signes encore plus développés chez les personnes qui ont éprouvé des chagrins longs et cuisans.

J'essaierais d'expliquer ici, monsieur, comment des causes si différentes peuvent donner des résultats égaux, si je ne l'avais déjà fait dans mon *Traité sur les glaires*, que je ne vous invite cependant à lire qu'autant que vous serez assez instruit pour pouvoir le comprendre entièrement. Le seul but que je me propose aujourd'hui, c'est de vous mettre à même de juger si les jeunes gens que vous soupçonneriez de se souiller du cri-

me de l'onanisme sont effectivement
coupables.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IV.

Paris, ce 2 avril 1805.

JE vous l'ai dit dans ma dernière, monsieur, l'application à l'étude, les chagrins longs et cuisans peuvent produire des accidens que l'on attribuerait à tort à la masturbation. Vous sentez, d'après cela, qu'avant de faire des questions à tel ou tel jeune homme dont les traits altérés feraient suspecter la conduite à cet égard, on doit chercher à acquérir sur l'origine de ses maux les notions les plus exactes ; il en est desquelles on peut tirer des inductions précieuses. Par exemple, il y a tout lieu de croire qu'on se livre à l'onanisme, si la perte de la mémoire coïncide avec celle de la fraîcheur du teint ; si, de gai que l'on était, on est de-

venu tout-à-coup triste et mélancolique; si l'on a perdu le goût que l'on avait pour l'étude; si l'on est privé d'appétit, sans que pour cela le médecin qui serait consulté trouvât le pouls irrégulier (1); si l'on éprouve des sueurs nocturnes, ou que des symptômes caractérisent une maladie qui appartiendrait à une cause ordinaire; enfin si, mangeant plus que de coutume, la maigreur augmente néanmoins de jour en jour.

Ce dernier effet, qui se manifeste assez souvent, ne doit point étonner, si l'on se range de l'avis de ceux qui prétendent avec raison que la matière dont on provoque la sortie prend sa source dans le cerveau et la moëlle épinière, qu'on

(1) J'ai remarqué que chez ceux qui s'étaient livrés avec beaucoup d'excès à la masturbation, le pouls était de la plus grande irrégularité.

nomme aussi moëlle allongée. Hippocrate, si justement proclamé le prince de la médecine, pense ainsi : « Les personnes, dit-il, qui font des pertes fréquentes de cette substance, que l'on doit regarder comme la plus essentielle de toutes, maigrissent et se consomment, quoiqu'elles prennent beaucoup de nourriture. Ces mêmes personnes, ajoute ce grand homme, croient sentir des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine; toutes les fois qu'elles vont à la selle ou qu'elles urinent, elles perdent abondamment par la verge la même matière, alors très-limpide; elles sont privées de la faculté de se reproduire, et dans leurs songes, elles sont uniquement occupées d'idées capables d'aggraver de plus en plus leur situation : les promenades, surtout dans les routes difficiles, les essoufflent, les affaiblissent, leur causent des pesanteurs de tête et des bruits d'o-

reilles; enfin une fièvre aiguë termine leurs jours. »

Les modernes ont fait la même observation qu'Hippocrate; Hoffmann entre autres cite plusieurs faits qui prouvent que les jeunes gens qui se livrent à ce genre de libertinage ne profitent point, quoiqu'ils mangent beaucoup. De tous les exemples qu'il cite, je ne vous parlerai, monsieur, que d'un jeune homme qui, s'étant livré très-fréquemment à la masturbation depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de vingt-trois, eut pendant tout ce temps une si grande faiblesse de tête et d'yeux, que souvent ces derniers étaient saisis de spasmes violens dans le moment même où la matière s'écoulait; la moindre lecture lui causait un étourdissement semblable à ceux produits par l'abus du vin : il souffrait excessivement de ses yeux, dont les paupières engorgées se collaient toutes les nuits l'une

à l'autre, et rendaient aux deux angles une grande quantité de matière blanchâtre. Quoique ce jeune homme mangeât avec plaisir, il était réduit à une extrême maigreur, et dès qu'il avait mangé, il tombait dans une espèce d'ivresse.

Jusqu'ici vous avez cru, monsieur, que l'on ne pouvait se rendre coupable de l'onanisme que d'après des conseils ; mais sachez que des circonstances imprévues par les parens les plus attentifs peuvent plonger des enfans du plus bas âge dans ce vice, auquel ils se livrent ensuite assez souvent pour creuser leur tombeau, s'ils ne sont sans cesse surveillés. Tissot, Salzmann, Gottlieb Wogel, Campe, et beaucoup d'autres auteurs célèbres, citent un grand nombre d'enfans qui, par des moyens divers, étaient parvenus à se polluer : il en est beaucoup sans doute qui vieillissent avec ce défaut, auquel ils doivent un tempéramment dé-

licat, tandis qu'ils étaient nés avec des dispositions à une santé robuste.

Le jeune homme dont je vous ai parlé dans ma précédente, lequel est mort, à l'âge de seize ans, d'une maladie nerveuse que l'on aurait pu regarder comme une espèce d'épilepsie, contracta de lui-même cette malheureuse habitude dès l'âge de cinq ans; j'ajouterai ici que cet enfant, né de parens sains, était constitué de manière à jouir un jour de la santé la plus brillante. Lorsque l'on s'aperçut de son malheureux défaut, il avait neuf ans : malgré toutes les précautions qu'on ait prises pour le lui faire perdre, il ne continua pas moins de se masturber jusqu'à onze ans, qu'il perdit tout-à-fait la raison : ses yeux étaient hagards et son teint terreux; ses urines coulaient souvent sans qu'il s'en aperçût; aussi fallait-il le coucher dans des langes comme un enfant à la mamelle.

Je ne multiplierai point les faits pour vous prouver, monsieur, que l'on peut se livrer à la masturbation sans y être invité par les exemples d'autrui; mais quelque vraie que soit cette assertion, elle ne saurait servir à justifier les jeunes gens qui prétendraient en tirer parti pour faire croire à leur innocence. Un enfant de quatre à cinq ans, à qui le hasard apprend cette manière de se détruire, meurt en effet innocent, parce qu'il n'a fait que céder à un penchant dont il lui était impossible d'apprécier le danger; mais un jeune homme de seize à dix-sept ans doit-il espérer de trouver grâce devant qui que ce soit? Qui ne le blâmera pas de n'avoir point renoncé à ce vice honteux dès l'instant qu'il s'est aperçu du débâblement de sa santé? d'ailleurs il sent si bien que l'acte auquel il se livre lui mérite des reproches, qu'il ne sait où cacher sa turpitude; il la croit aperçue de tou-

tes les personnes avec lesquelles il est forcé d'avoir des relations : elle lui donne l'air timide qu'on lui remarque lorsqu'il répond aux questions de ses parens ou de ses maîtres, sur lesquels il ose à peine lever les yeux, et dont il cherche constamment à éviter la présence. Félicitez avec moi celui qui peut encore rougir de cette situation aussi pénible qu'étrange, parce qu'il ne croupira point dans ce vice ; bientôt il n'y songera que pour en avoir horreur, et la vertu, qu'il a quelques instans abandonnée, le guidera de nouveau : certes, il en sera bien récompensé lorsqu'il verra disparaître pour toujours les traces de son crime déjà exprimées sur son front auparavant si serein.

Je ne saurais trop vous le répéter, il est extrêmement difficile de se défaire de l'habitude de l'onanisme ; vous le croirez peut-être avec peine, parce que vous-même n'avez pas tardé à y renoncer. Mais

détrompez-vous, il est un grand nombre de jeunes gens sur le retour desquels il ne faut point compter; si vous étiez comme moi obligé de voir beaucoup de monde, vous vous convaincriez que la corruption est parvenue aujourd'hui à un très-haut degré; que si les gouvernemens n'y prennent garde, avant peu, et malgré la sévérité des lois, il sera difficile de s'opposer à tous les maux qui doivent nécessairement produire les principes désorganiseurs professés dans les écrits de prétendus philosophes, ou de citoyens assez vils pour se mettre à la solde des ennemis de l'État, lesquels savent fort bien que le plus sûr moyen de dissoudre l'ordre social, est de corrompre l'esprit du plus grand nombre possible des individus qui le composent.

Ce langage vous paraîtra sans doute bien étonnant, et je sens même que je ne devrais point le tenir à un homme de vo-

tre âge, si je n'étais persuadé que déjà vous êtes capable de l'apprécier, et que de ce moment même vous vous en servirez pour ramener au seul et véritable bonheur (la paix de la conscience) ceux de vos jeunes amis qui vous paraîtraient égarés par la lecture de ces ouvrages impies.

Parmi les jeunes gens que j'ai eu occasion de traiter de maladies causées par le vice de l'onanisme, il en est un dont la lettre vient à l'appui de ce que je viens d'avancer. La voici : c'est lui-même qui va parler.

« J'avais lu de fort bonne heure de ces ouvrages dont les auteurs ont grand soin de taire leur nom, pour ne pas être voués au mépris et à l'indignation du public ; de ces écrits dont l'objet est si louable, que ceux qui les proposent aux passans tremblent toujours de rencontrer sur leurs pas des agens de la police.

Si je ne craignais point, comme les vendeurs de ces monstruosités littéraires, d'être réprimandé par les hommes respectables chargés de surveiller les ouvrages auxquels on donne le jour, j'avais à redouter la juste colère de mes parens, qui étaient bien loin de se douter qu'au lieu d'étudier mes auteurs classiques, j'employais mon temps à corrompre mon cœur et à allumer en moi une passion que je n'aurais jamais éteinte, si, par un bienfait signalé de la providence, je ne fusse entré dans le cabinet d'un homme aussi pieux que profondément instruit (M. Bertrand, chirurgien, palais royal). J'y étais conduit par un de ces jeunes gens rares qui se font un devoir de ramener leurs camarades dans le sentier de la vertu. C'est en entrant dans ce palais, que je rencontraï ce digne ami, alors âgé de dix huit ans; sous un prétexte que j'ai de la peine à me rappeler, il me fit monter dans ce cabinet.

« M. Bertrand exige, m'a-t-on dit depuis, deux francs d'entrée par personne ; il n'exigea rien de moi : mon ami et lui s'étaient-ils entendus par des signes dont je ne m'aperçus point, c'est ce que j'ignore encore ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que la surprise que me causa ce cabinet vraiment effrayant (1) pour le libertin le plus effréné, produisit sur moi un effet si terrible et en même temps si salutaire, que j'embrassai tendrement mon ami, et lui promis, en le remerciant de la leçon précieuse qu'il venait de me donner, de le prendre à jamais pour modèle.

(1) Ce cabinet, très-curieux sous beaucoup de rapports, produisait sur les masturbateurs qui le fréquentaient beaucoup plus d'effets que tout ce qu'on a écrit sur les dangers de la masturbation. J'ai appris que M. Bertrand l'avait transporté à Marseille.

« Je lui ai tenu parole; mais je l'avoue, si le spectacle affreux qu'offrent les travaux précieux de M. Bertrand m'avaient fort ébranlé, ma malheureuse passion avait pris tant d'empire sur moi, que, sans la religion, à laquelle mon ami m'engagea d'avoir recours, et que je n'abandonnerai jamais, je n'y eusse point renoncé. Il y avait déjà deux ans que je travaillais ainsi à la ruine de ma santé, qui, grâce aux avis que vous donnez dans un de vos ouvrages que je me suis procuré, s'est entièrement rétablie.

« Ayant appris que vous vous proposiez de publier différentes lettres que vous ont écrites des personnes qui, comme moi, ont eu à se repentir d'avoir fréquenté des libertins, j'ai cru que vous accueilleriez cette note avec empressement, et que vous croiriez utile de lui donner une place dans votre ouvrage.

Agréez, monsieur, les sentimens de reconnaissance et de respect; etc. »

Vous venez de voir, monsieur, quel changement heureux peut produire le retour à la vertu; mais il arrive aussi très-souvent que, quoique sincère, ce retour est beaucoup trop tardif, parce que les ravages que fait la passion de l'onanisme sont devenus si considérables, qu'aucun remède ne réussit, et que le malade s'affaiblissant de plus en plus, voit arriver la mort à pas de géant. Il serait à désirer que tous les individus pour lesquels cette passion a tant d'attrait, que les conseils de l'amitié ne peuvent leur faire abandonner, eussent été témoins de la mort d'un jeune homme arrivée il y a peu de jours, et dont la famille est d'autant plus affligée, qu'elle n'avait que lui seul. Appelé beaucoup trop tard, je prévins que tous les secours que je porterais au malade ne pourraient

qu'être infructueux; plusieurs médecins l'avaient vu avant moi, mais aucun n'avait reconnu la cause d'un dérangement si subit, et ses parens eux-mêmes s'en doutaient si peu, qu'ils accueillirent avec humeur l'avis que je leur en donnai; aussi, pour les convaincre de ce que je leur avais avancé, n'a-t-il fallu rien moins que deux lettres écrites par ce jeune homme à un de ses amis, et interceptées au moment où il les envoyait porter à leur adresse. Voici la copie de ces deux lettres, écrites à ce qu'il paraît du moment où il s'est aperçu de l'inefficacité de tous les remèdes et du danger imminent où se trouvait son existence.

PREMIÈRE LETTRE,

Paris, ce 12 février 1805,

« Je sens que je m'en vais de jour en jour, mon cher B. Des maux de nerfs que j'éprouve depuis six mois, et qui ne font qu'augmenter; des vomissemens d'une humeur qui me brûle le gosier et la bouche; un estomac qui est devenu si mauvais, que je ne puis plus digérer les mets les plus légers, et une maigreur extrême, ne me permettent plus, mon ami, d'espérer de te revoir jamais. Je te le dis franchement, quelque brillante que fût la perspective que me donnait une fortune considérable, je ne regretterais point cette vie, si j'en étais sorti sans me rendre coupable aux yeux de l'Éternel, devant qui je ne tarderai pas à paraître,

Cher ami, si j'avais été plus docile aux conseils que te dictait ton attachement pour moi, je ne serais point dans l'état déplorable où je me trouve, et à la veille de périr d'une manière honteuse. Le courage m'abandonne, je ne t'en dirai donc pas davantage aujourd'hui; dans ma prochaine, si toutefois j'ai encore la force de t'écrire, je te confierai un secret des plus importants. Crois-moi le plus malheureux comme le plus tendre de tes amis.

SECONDE LETTRE.

Paris, ce 15 février 1805.

Je t'écris, mon ami, au milieu des douleurs les plus vives; je vais de pire en pire, et il ne me reste plus de force que pour te donner une commission dont

la délicatesse ne me permet d'en charger qu'un ami tel que toi. La voici :

• L... est le camarade perfide à qui je dois ma triste situation : va le trouver; ne la lui dissimule point, mais dis-lui en même temps que je lui pardonne de tout mon cœur, pourvu que j'apprenne qu'il a pris enfin la ferme résolution de sonder l'abîme profond dans lequel il se précipite depuis long-temps. O mon ami ! je t'en conjure, intéresse-toi sincèrement à son sort; dis-lui surtout qu'il retourne à la vertu, et que sans elle il n'est point ici-bas de bonheur véritable. Qu'il brûle de suite ces livres irréligieux qui sont devenus la cause des écarts auxquels nous nous sommes livrés tant de fois. Promets-moi donc, mon ami, que tu vas faire tout ce qui dépendra de toi pour le retirer du précipice, et je mourrai moins malheureux. »

Comme je vous l'ai dit, monsieur, ces deux lettres, interceptées et gardées le temps nécessaire pour en prendre copie, ont fini de dessiller les yeux des parens de ce jeune homme, qui avait dépéri depuis six mois d'une manière désespérante, sans qu'ils soupçonnassent ce qui avait pu donner lieu au délabrement de sa santé.

Les communications que je vous ai faites jusqu'ici, monsieur, dans les différentes lettres que vous avez reçues de moi, vous deviendraient très-inutiles, du moins pour le moment, si je ne vous mettais à même de donner des conseils salutaires à ceux de vos jeunes amis qui craindraient d'avouer à un médecin leur passion malheureuse. Je n'attendrai donc point que vous soyez assis sur les bancs d'Hippocrate pour vous apprendre à les traiter toutes les fois que leur maladie ne sera pas devenue assez grave pour ne

point vous en rapporter à vos propres lumières. Mais avant il est nécessaire que je vous donne, de ce qu'on appelle tempérément, l'idée la plus exacte possible, afin que vous ne leur nuisiez jamais, lors même que vous ne réussiriez point à les guérir. Ce sera le sujet de ma prochaine.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE V.

Paris, ce 12 avril 1805.

IL faut que vous sachiez, monsieur, que quoique la structure de l'homme soit constamment la même dans quelque climat qu'il habite, chaque individu de son espèce a néanmoins sa manière d'être particulière et relative à la combinaison des principes qui le composent; ce qui a fait distinguer les tempéramens en bilieux, sanguin, mélancolique et phlegmatique ou pituiteux. Il suffit de vous apprendre que c'est à l'âge de quatorze ou quinze ans que cette combinaison de principes éprouve une révolution qui influe toujours sur le reste de la vie, pour que

vous jugiez de tout le tort que se font, vers cette époque, ceux qui, au lieu de seconder les intentions de la nature en l'aidant à perfectionner son ouvrage, lui enlèvent au contraire ce qu'elle a de plus précieux. Ainsi que je l'ai dit ailleurs, l'arbrisseau que l'on prive de sa sève languit et meurt; de même l'homme qui consume sans réserve les sucs destinés à son accroissement, détruit les fondemens de son existence. Aussi les maladies produites par la masturbation embarrassent-elles fort souvent les médecins les plus instruits.

DESCRIPTION DES TEMPÉRAMENS,

extraite du Dictionnaire de santé.

Des médecins dont l'habileté ne saurait être contestée, mais qui ont eu la modestie de taire leurs noms, ont donné,

dans le dictionnaire de santé, une description des tempéramens qui vous paraîtra sans doute un jour la plus parfaite de toutes. Quant à moi, je ne l'ai vu combattre nulle part avec des raisonnemens solides, par ceux même qui ont essayé d'en donner une meilleure. La voici mot pour mot.

« On entend par tempérament la constitution naturelle du corps, l'union et l'accord de ses principes, tant solides que liquides, qui se répriment et se tempèrent mutuellement : ainsi le tempérament ne dépend en général que du ressort plus ou moins grand des fibres, et de la réaction des liquides ; c'est par la puissance réciproque des uns et des autres, qui varient continuellement, que l'on constitue les différens tempéramens.

« Les anciens médecins ont divisé les tempéramens en autant de classes qu'ils distinguaient d'humeurs ; mais comme

cette division peut jeter de la confusion dans l'esprit, nous ne distinguerons que quatre sortes de tempéramens, parce qu'on peut aisément rapporter tous les autres à ces chefs.

« On distingue ordinairement les tempéramens en chauds, en froids, en secs et en humides ; mais ces quatre qualités, ne se trouvant jamais seules dans le même sujet, sont presque toujours combinées ensemble, ce qui les modifie de différentes manières : ainsi nous distinguerons quatre sortes de tempéramens : le chaud et le sec, c'est le tempérament bilieux ; le chaud et humide, ou le tempérament sanguin ; le froid et le sec, ou le tempérament mélancolique, et le froid et humide, ou le tempérament phlegmatique. »

Du tempérament bilieux.

« On reconnaît le tempérament bilieux à une grande quantité de poils noirs ré-

pandus sur le corps, à la dureté et à la maigreur de la chair, à une couleur brune et à des grandes veines, à un pouls grand et prompt, à l'opiniâtreté, à la colère auxquelles ce tempérament est sujet. Les alimens chauds et secs lui sont très-contraires, au lieu que les humectans et les rafraîchissans sont d'un usage salutaire, »

Du tempérament sanguin.

« On distingue le tempérament sanguin à une quantité de poils blonds, blancs ou bruns, à beaucoup de chairs molles, à de larges veines bleues, distendues par le sang ; à un teint de couleur de rose ; à la colère, à laquelle ce tempérament est très-sujet ; à une mobilité souple et flexible, et une grande facilité au mouvement ; il faut, dans ces sortes

de tempéramens , évacuer et tempérer ,
et rejeter les échauffans et les irritans. »

Du tempérament mélancolique.

« Les signes du tempérament mélancolique sont, la peau lisse et polie , le poil très-noir , une grande maigreur , un grand dessèchement , une couleur partout très-noire : il est aussi sujet à la colère et à la rancune , et il a une grande pénétration d'esprit. Les personnes de ce tempérament paraissent avoir les vaisseaux serrés , robustes , maigres ; les humeurs denses , tenaces , fort mêlées , qui se séparent ou se changent difficilement.

Les substances sèches et âcres sont très-nuisibles aux mélancoliques ; mais ils se trouvent bien de tout ce qui humecte , rafraîchit , relâche , amollit ou dissout doucement et sans âcreté.

Du tempérament phlegmatique ou pituiteux.

« Les phlegmatiques ont la peau lisse et polie ; leurs yeux sont bleus , leurs poils sont blancs , fins , et croissent lentement ; leur corps est blanc , enflé , mou et gras ; leurs vaisseaux sont étroits.

Ils sont sujets à la pituite , ont très-peu de passions de l'âme , et ont l'esprit froid : les choses humides et froides leur sont contraires ; tout ce qui échauffe , fortifie et dessèche , leur convient. »

Ne vous semble-t-il pas déjà , monsieur , qu'en ne perdant point de vue ces descriptions savantes , vous ne vous méprendrez jamais sur le genre du tempérament auquel appartiendra chaque malade qui dans la suite aura recours à vos conseils , si effectivement on peut réduire à quatre genres les tempéramens de l'espèce hu-

maine, et que les signes caractéristiques de chacun d'eux indiqués ci-dessus ne varient point. Non, sans doute, ces signes ne varient point, même dans l'âge le plus avancé; mais il n'en est pas ainsi de la disposition naturelle qu'a chaque tempérament à telle ou telle maladie plutôt qu'à telle autre; disposition qui peut se perdre à fur et à mesure que, par une cause quelconque, il s'éloigne de son état primitif; ce qui fait qu'un traitement qui a parfaitement réussi la première fois, ne convient point dans une seconde maladie arrivée peu de temps après. Il existe dans une même salle trente individus à peu près aussi âgés les uns que les autres; chacun d'eux réunit les signes qui appartiennent au tempérament sanguin, par exemple, et tous semblent affectés de la même maladie, quoique plusieurs d'entre eux se trouvent dans des circonstances bien différentes. Si l'identité de leur

tempérament et l'analogie des symptômes manifestés chez eux les faisaient traiter de la même manière, on en sauverait sans doute une partie; mais on courrait les risques ou de donner la mort aux autres, ou d'en jeter un grand nombre dans des maladies bien difficiles à guérir. Je pourrais vous citer plusieurs faits à l'appui de cette opinion; je me bornerai à un seul, qui s'est passé tout récemment sous mes yeux.

Un jeune homme d'un tempérament sanguin bien prononcé, fut atteint, il ya un an, d'une maladie inflammatoire dont il guérit : six mois après il retombe malade; on appelle le médecin qui l'avait traité, lequel, jugeant du nouvel état où se trouvait ce jeune homme, par les symptômes qui se manifestaient, et croyant surtout que son tempérament n'avait pu changer en si peu de temps, prescrit le traitement ordonné six mois avant. Mais quel est

l'étonnement de l'Esculape, lorsqu'il s'aperçoit que les remèdes, qui précédemment avaient produit d'heureux effets, ne font qu'augmenter le mal au lieu de le diminuer ! Il était du nombre de ceux qui ne veulent point admettre que le moral peut influer sur le physique, au point de causer en très-peu de temps des dérangemens graves ; aussi, quoique ce jeune homme l'eût averti que depuis six mois il n'avait cessé d'éprouver du chagrin, il n'en persistait pas moins dans l'idée que son âge et son tempérament ne lui permettaient d'avoir que des maladies inflammatoires.

Je le répète, rien de plus propre à faire errer que de toujours juger d'une maladie par la nature du tempérament et par les symptômes ; aussi se tromperait-on beaucoup si l'on conseillait les mêmes remèdes à tous les masturbateurs, parce que les accidens qui résultent des

excès de l'onanisme sont si variés, qu'il faudrait presque un traitement approprié à chacun d'eux.

Vous apprendrez un jour, monsieur, que, lorsque le sanguin ou le bilieux n'ont aucunement dégénéré, ils ne peuvent en effet être attaqués, et souvent même au-delà de l'âge de cinquante ans, que de maladies inflammatoires; mais si des chagrins cuisans et prolongés, une étude longue et opiniâtre, de fréquentes masturbations, le défaut d'exercice, un séjour plus ou moins long dans des lieux froids et humides, etc. etc., ont dérangé l'harmonie d'après laquelle chaque organe remplissait jusque-là, et à la satisfaction de la nature, ses fonctions respectives, il en résulte une faiblesse qu'on nomme, en terme de l'art, *atonie*, laquelle ne peut qu'augmenter quand, au lieu de remèdes propres à fortifier, on n'emploie que des remèdes débilitans.

Je viens d'essayer de vous faire comprendre ce qu'on entend par tempérament, et peut-être concevez-vous déjà, que le bilieux et le sanguin doivent à la chaleur plus grande dont ils sont pourvus, l'avantage que la nature leur a donné sur les deux autres : néanmoins vous auriez tort de croire que ces deux derniers tempéramens empêchent ceux qui leur appartiennent de jouir d'une excellente santé; ce qui pourrait vous faire errer à cet égard, c'est le langage vulgaire. On dit en effet dans le monde : Cet homme est mélancolique, ou cet homme est devenu phlegmatique, parce qu'on remarque que, de gai qu'il était, il est devenu sombre et triste; que la société, qu'il recherchait autrefois avec empressement, lui déplait au point de l'éviter; mais persuadez-vous bien, monsieur, que, quoique les tempéramens bilieux et sanguins soient préférables aux tempéramens mé-

lancoliques et pituiteux, à raison de la combinaison de leurs principes, dans laquelle il entre une plus grande dose de chaleur naturelle, que les Latins appellent *vis vitæ*, ces deux derniers n'en ont pas moins une quantité suffisante pour se maintenir dans un état de santé parfaite. L'on peut être d'un tempérament inférieur à celui d'un autre individu, et se porter tout aussi bien; seulement cette infériorité ne permet point d'entreprendre autant que lui, ni de résister comme lui aux différentes causes dont l'effet constant est de détruire : cette diversité de puissance n'existe pas seulement entre des personnes dont le tempérament est différent, mais encore entre des personnes d'un même tempérament. Vous observerez souvent que des jeunes gens, réunissant chacun en eux les signes qui indiquent une constitution bilieuse ou sanguine, par exemple, auront supporté

plus facilement les uns que les autres les effets de l'onanisme, quoiqu'ils s'y soient tous livrés avec un égal abandon.

Je dois vous prévenir que vous ne devez entreprendre la guérison d'aucun individu qu'il n'ait renoncé pour toujours à la masturbation. L'expérience vous apprendra souvent que lorsqu'on est jeune, et que l'on appartient surtout aux tempéramens bilieux ou sanguin, les ressources de la nature suffisent pour rétablir l'ordre. Vous ne conseillerez donc l'usage d'aucun médicament qu'après deux ou trois mois de repos, à dater de l'époque où l'on aura renoncé à ce vice; vous ferez seulement prendre tous les jours à jeun, à une demi-heure ou trois quarts d'heure d'intervalle, deux verres d'eau fraîche, dans lesquels vous aurez fait infuser pendant vingt-quatre heures deux feuilles d'orange autant fraîches que possible.

Si, au bout du terme que je viens de

fixer, et quoiqu'on ait été fort sage, les accidens n'ont aucunement diminué, il faudra alors prescrire un traitement plus analogue.

Je désirerais beaucoup que celui que je vais tracer pût convenir à tous ceux de vos camarades dont l'indisposition reconnaîtrait la même cause; mais ne l'oubliez jamais, quelque funestes que soient les effets de l'onanisme, ils ne le sont pas également pour tous, parce qu'ils sont subordonnés à la nature du tempérament, et à un grand nombre de circonstances qui exigent toujours une étude approfondie et souvent longue, pour se mettre à l'abri des méprises.

En commençant donc à faire prendre à tous de l'eau fraîche dans laquelle on fera infuser des feuilles d'oranger, remède qui agit comme dissolvant et comme tonique, vous ne compromettrez l'existence d'aucun; d'ailleurs il n'est point de

remède plus convenable, souvent même plus efficace, lorsque l'estomac ne se trouve point surchargé d'humeur glaireuse, que le ventre est libre et que les digestions se font encore passablement. Si par l'usage de ce remède, dont l'innocuité ne saurait être contestée, on n'avait point encore éprouvé au bout de six semaines d'amélioration sensible dans sa santé, il faudrait alors conseiller pour boisson ordinaire la décoction suivante, que l'on devra prendre en trois doses; la première à jeun, la seconde une heure avant dîner, et la dernière cinq heures après.

Décoction.

Prenez de quinquina concassé, 1/2 gros ;
De racine de patience fraîche, deux gros ;
Sommités de petite centaurée, une pincée ;
De véronique mâle, *idem* ;
Pour trois verres d'eau.

On fera bouillir le quinquina un quart

d'heure ; les trois autres objets ne doivent qu'infuser. On laissera reposer demi-heure ; on en formera trois doses , qui devront être prises aux heures indiquées ci-dessus.

Voilà, monsieur, une boisson bien plus tonique que la première, quoique chaque végétal qui la compose soit à une dose très-légère. Aussi devrez-vous en observer les effets avec la plus grande attention. Il en est pour lesquels elle peut devenir trop échauffante, tandis que pour d'autres il sera nécessaire d'augmenter la dose de ces mêmes végétaux ; ici le tempérament est sanguin ou bilieux, là il est mélancolique, là enfin il est phlegmatique ou pituiteux. Les humeurs des deux premiers sont susceptibles de s'enflammer par l'usage des plus légers toniques, tandis que les mêmes remèdes, portés à une dose beaucoup plus forte, ne produiraient sur les deux autres qu'un effet peu sen-

sible. Il faut donc bien s'attacher à en graduer la dose de manière à ne jamais nuire, en produisant néanmoins tout le bien qu'on se propose par leur emploi.

L'usage de ces remèdes devra également être continué au moins pendant un mois ou six semaines, en ayant soin de le suspendre, ou du moins de rendre la boisson plus légère lorsque l'on se plaindra de trop de chaleur; ce qui se reconnaîtra à une grande altération, à des urines plus brûlantes que de coutume, à un sommeil moins tranquille,

Point de doute que les toniques ne rendent les plus grands services à la plupart des individus qui se sont livrés avec indiscretion à l'onanisme; mais ils produisent souvent, employés seuls, un effet bien contraire à celui qu'on en attend; aussi doit-on les unir à des purgatifs doux, quand la difficulté des digestions et la rareté des selles coïncident avec

le vomissement d'une humeur glaireuse abondante. Vous concevez, sans doute que vous devez abandonner le choix de ces purgatifs à des maîtres de l'art, qui seuls seront capables de décider de celui qu'il conviendra d'en faire. Vous pourrez néanmoins vous permettre d'ordonner préalablement et à titre d'essai, sauf à les faire cesser au bout de quelques jours, si l'on ne s'en trouvait pas mieux, la rhubarbe et l'extrait de genièvre ; la rhubarbe seulement à la dose de trois ou quatre grains, prise à dîner dans la première cuillerée de soupe, et l'extrait de genièvre à celle de douze ou dix-huit grains, pris le soir en se couchant, ou immédiatement après le souper.

Je viens de vous faire remarquer que ce n'était qu'à titre d'essai que vous pourriez vous permettre de conseiller ces deux derniers médicaments, dont l'action simultanée est souvent suffisante pour pro-

curer tous les jours une selle , et rendre les digestions meilleures , parce qu'étant encore toniques l'un et l'autre , vous rencontrerez beaucoup de sujets , surtout parmi les bilieux ou les sanguins , qui non-seulement ne les supporteraient point , mais dont ils aggraveraient même la situation , déjà désespérante pour le praticien le plus instruit.

Tels sont les remèdes que j'ai cru devoir vous faire connaître , pour vous mettre à même de rendre , à ceux de vos camarades à qui ils deviendraient nécessaires , des services dont ils vous sauront gré.

Mais , monsieur , si tous ces remèdes sont le plus souvent efficaces lorsqu'il s'agit de relever les forces presque épuisées de la nature , s'ils doivent toujours être prescrits à des doses plus ou moins grandes , lorsque l'estomac est trop faible pour remplir ses fonctions aisément , il

est, je le répète, un grand nombre de cas où ils nuiraient infailliblement, et ce sont sans contredit les plus embarrassans de tous : je veux parler de ceux qui offrent à la fois et l'irritation des nerfs et l'atonie des parties génitales.

En vous rappelant ce que je vous ai dit plusieurs fois, que lorsqu'on se laisse égarer par la passion de l'onanisme, quelque heureux que soit le tempérament dont on est doué, l'on ne tarde pas à reconnaître l'impossibilité d'arrêter les progrès du désordre qu'occasionne toujours cette passion tyrannique ; vous ne serez point surpris de rencontrer des individus qui auront tant abusé des avantages qu'ils avaient reçus de la nature, que les maux qu'ils se sont attirés sont devenus incurables, parce qu'il n'est plus en leur pouvoir de s'opposer à des pertes fréquentes d'une humeur bien essentielle sans doute, puisque l'on ne peut lui as-

signer d'autre source que le cerveau. Pour étayer cette assertion, je pourrais vous citer un grand nombre de faits ; je me bornerai à trois. Les deux premiers sont rapportés par M. Tissot ; le troisième est consigné dans une lettre que m'a écrite, il y a quelques mois, un jeune homme aujourd'hui âgé de dix neuf ans, et dont le tempérament est sanguin.

PREMIER FAIT.

« J'eus le malheur (1), comme bien d'autres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il m'écrivit), de me laisser aller à une habitude aussi pernicieuse pour le corps

(1) Onanisme, page 269.

que pour l'âme. L'âge, aidé de la raison, a corrigé depuis quelque temps ce misérable penchant ; mais le mal est fait. A l'affection et sensibilité extraordinaires du genre nerveux, et aux accidens qu'elles occasionnent, se joignent une faiblesse, un malaise, un ennui, une détresse qui semble m'assiéger comme à l'envie ; je suis miné par une perte de semence presque continuel ; mon visage devient presque cadavéreux, tant il est pâle et plombé. La faiblesse de mon corps rend tous mes mouvemens difficiles ; celle de mes jambes est souvent telle, que j'ai beaucoup de peine à me tenir debout, et que je n'ose pas me hasarder à sortir de ma chambre. Les digestions se font si mal, que la nourriture se présente aussi en nature trois ou quatre heures après l'avoir prise, comme si je ne venais que de la mettre dans mon estomac ; ma poitrine se remplit de phleg-

mes, dont la présence me jette dans un état d'angoisse, et l'expectoration dans un état d'épuisement.

Voilà un tableau raccourci de mes misères, qui sont encore augmentées par la triste certitude que j'ai acquise que le jour qui suit sera encore plus fâcheux que le précédent; en un mot, je ne crois pas que jamais créature humaine ait été affligée de tant de maux que je le suis. Sans un secours particulier de la Providence, j'aurais bien de la peine à supporter un fardeau si pesant. »

DEUXIÈME FAIT.

« L. D***, horloger (1), avait été sage

(1) Onanisme, pages 22 et 23.

et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitérait tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le cou se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an qu'il commença à se sentir une grande faiblesse après chaque acte. Cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier ; son âme, déjà toute livrée à ces ordures, n'était plus capable d'autres idées, et il se livra plus fréquemment encore à cette funeste habitude, jusqu'au moment où il se sentit dans un état propre à lui faire craindre la mort. Sage trop tard, le mal avait déjà tant fait de progrès, qu'il ne pouvait être guéri.

et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles, qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procurait sur-le-champ une érection imparfaite, qui était immédiatement suivie d'une évacuation de cette humeur qui augmentait journellement sa faiblesse; ce spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel, et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que, pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait dans toute la partie postérieure du coï des douleurs si violentes, qu'il poussait ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens, et il lui était impossible pendant tout ce temps-là d'avaler rien de liquide ou de

semence était continuel ; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir ; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent, la respiration très-génée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençaient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre ; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur ! l'on avait peine à reconnaître qu'il avait appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des fortifiants, à détruire ces violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs. Content de l'avoir sou-

lagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne puvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.»

TROISIÈME FAÏT.

«Je ne connaissais aucunement le vice de l'onanisme jusqu'à l'âge de dix ans, qu'un de mes camarades du collège où l'on m'avait placé m'en instruisit : je ne saurais vous dire le nombre de fois que je m'y suis livré jusqu'à l'âge de quinze ; alors seulement mes yeux se sont dessillés pour me faire apercevoir toute l'énormité de ma faute ; j'en ai actuellement dix-huit ; mais, quoiqu'il y ait déjà trois ans que je n'y suis plus retombé, je n'en suis pas moins affligé de pollutions fré-

quentes qui souvent ont lieu malgré moi pendant cinq et six nuits de suite. Lorsqu'elles m'arrivent, je fais des rêves pénibles, et j'éprouve toujours à mon lever une fatigue et un engourdissement dont je me suis quelquefois plaint après avoir fait à pied des courses très-longues, ma verge éprouve des tensions douloureuses, et l'entrée du canal de l'urètre est rouge et enflammée.

« Je ne jouis jamais d'un sommeil tranquille; toute la journée je suis plus triste que de coutume. J'ai changé quatre fois de pension, et partout j'ai vu ce genre de libertinage porté à l'excès : dans celle où j'ai terminé mes études, nous nous réunissions souvent au nombre de douze ou quinze pour faire ce beau manège.

« C'est sans doute à la force de mon tempérament que je dois d'avoir survécu à presque tous mes camarades, excepté un que je rencontre assez souvent,

et qui mène une vie bien triste; tous sont morts dans les tourmens les plus affreux.

« Y a-t-il encore pour moi, monsieur, quelque espoir de guérir ; il n'est point de privations qui me coûtent, si je puis y compter, et ce qui me le fait un peu espérer, c'est que mes digestions se font encore assez bien.

« Je viens de vous dire qu'il n'était point en mon pouvoir de m'opposer à de fréquentes pollutions, dont l'effet, je ne le vois que trop, est de me miner chaque jour. Et comment pourrai-je m'en débarrasser, lorsque mon imagination accueille malgré moi les idées les plus obscènes ! »

Voici ma réponse à ce jeune homme. Plus d'une fois sans doute vous aurez occasion, monsieur, de conseiller le traitement que je lui indique.

Nous ne pouvons réussir à déconcer-

ter votre ennemi, pour le vaincre par la suite, qu'autant que vous serez assez heureux pour changer totalement la nature de vos idées, dont l'influence sur votre physique est telle, que, quelque bienfaisans que puissent être d'ailleurs les remèdes que je me propose de vous prescrire, elle en rendra toujours l'effet presque nul. Je bornerai là, monsieur, tout ce que je dois vous dire à ce sujet, pour ne plus m'occuper que des moyens de réparer le mal que vous vous êtes fait jusqu'ici.

Au reçu de ma lettre, vous vous mettez à l'usage de l'émulsion suivante ; vous la continuerez au moins six semaines de suite, en ayant soin de la suspendre dès qu'elle fatiguera votre estomac, que vos digestions deviendront lentes et vos selles plus rares. Vous serez le maître, lorsque vous le trouverez plus commode, de substituer à cette émulsion une infu-

sion de fleur de violette édulcorée avec le sirop de guimauve, une cuillère à bouche pour chaque verre; faite de cette infusion, vous pourrez vous borner à ce sirop, étendu dans de l'eau pure.

Voilà, monsieur, le traitement simple que j'ai cru devoir vous ordonner, et à l'aide duquel je me propose de remplir deux indications bien importantes; celle de rafraîchir et laver votre sang disposé à s'enflammer et à s'épaissir, et celle de calmer le genre nerveux déjà trop irrité. Il est encore des moyens accessoires qui peuvent concourir au rétablissement de l'ordre, comme les bains de rivière pris pendant l'été, un exercice modéré auquel vous vous livreriez tous les jours.

Je ne vous désignerai aucun des alimens que vous devez préférer, je vous inviterai seulement à user avec discrétion de tous ceux que vous digérerez facilement, et qui flatteront le plus votre goût;

J'en excepte cependant les viandes de porc, toutes espèces de pâtisserie, et les mets poivrés ou épicés : vous devez aussi vous priver de liqueurs. Si, au bout d'un mois, vos pollutions étaient toujours aussi fréquentes, et surtout si une humeur visqueuse continuait de sortir goutte à goutte par le canal de l'urètre, il faudrait tous les soirs, en vous couchant, vous appliquer sur les parties, pour l'y laisser toute la nuit, de la boue de coutelier, que vous envelopperiez entre deux linges. Voici la recette de l'émulsion :

Prenez une demi-once des quatre semences froides, une demi-douzaine d'amandes douces, écorcez les unes et les autres, et pilez-les dans un mortier de pierre, en versant peu à peu par-dessus une pinte de décoction d'orge mondé; passez ensuite par un linge et édulcorez avec une once de sirop de guimauve ;

autant que possible cette boisson doit être prise tiède. La dose est pour vous de quatre verres par jour, deux à jeun, à une heure d'intervalle ; le troisième une heure avant dîner, et le dernier six heures après.

Ainsi que je l'ai déjà annoncé, ce jeune homme est d'un tempérament sanguin, et, ce qui est fort rare, lorsqu'on s'est comme lui masturbé long-temps et avec excès, son estomac est bon ; mais les pollutions qu'il éprouve aujourd'hui le conduiraient lentement à la vérité, mais infailliblement, au tombeau, s'il ne faisait tous ses efforts pour mettre fin à ses pollutions nocturnes : comme elles dépendent d'un sang très-échauffé et sans cesse agité par des idées qu'a fait naître sa passion malheureuse, rien ne m'a paru plus convenable que des boissons propres à diminuer l'irritation de ses nerfs, et à enlever ainsi à son imagination.

toujours prête à s'exalter, des moyens dont elle disposait à son gré pour le miner insensiblement, comme il le dit lui-même. Ce traitement, bien facile à suivre, m'a réussi assez souvent en pareil cas ; mais il ne peut être prescrit, qu'autant que l'estomac remplit bien ses fonctions, et qu'il n'est point surchargé de glaires, de cette humeur qui, comme je l'ai dit dans celui de mes ouvrages dont je vous ai déjà parlé, résulte de digestions imparfaites ou de la matière transpirable répercutée et condensée par un principe acide avec lequel elle a de l'affinité, dont le propre est d'absorber la chaleur naturelle de tous les points où elle se trouve, et de les priver presque entièrement de leur énergie.

Ils sont donc bien malades, me direz-vous, monsieur, ceux dont l'estomac remplit mal ses fonctions, et qui sont en même temps atteints de pollutions fré-

quentes occasionnées par le pouvoir d'une imagination qu'égare la passion de l'onanisme ! Ah ! sans doute, et leur situation est d'autant plus embarrassante, que deux indications très-opposées se présentent à la fois, celle de rafraîchir les fluides et de les purifier, et celle de fortifier la fibre trop relâchée des organes digestifs ; aussi cette complication inquiétante qu'offre le dédale des maladies produites par les excès de l'onanisme a-t-elle fait dire, à tous les médecins qui s'en sont occupés, que leur guérison était la plupart du temps impossible.

« Cette cause terrible dit Gottlieb Wogel, donne très-souvent aux maladies une marche bizarre qui déconcerte et jette dans la dernière perplexité les plus habiles, même les plus éclairés d'entre les médecins ; l'embarras qui résulte de ce que tant de forces, les unes soulevées par l'effervescence, les

» autres enchainées par l'oppression, se
 » heurtent et sont toutes hors de leur vé-
 » ritable ressort; l'irritation singulière-
 » ment contrariante, et quelquefois très-
 » orageuse, d'une acrimonie plus ou
 » moins enveloppée, et l'appauvrissement
 » d'un sang qui participe nécessairement
 » de la faiblesse générale, et qui ne cir-
 » cule qu'avec la plus grande peine; l'em-
 » barras habituel par la présence des glai-
 » res dans les premières et les secondes
 » voies; un aigre qui très-souvent se
 » mêle à ces *glaires*, vu le peu de ressort
 » des entrailles, c'est-à-dire, autant d'ef-
 » fets qui ne manquent jamais d'être cau-
 » sés même assez promptement par la
 » masturbation.

« Voilà ce qui se réunit personnelle-
 ment pour déranger de mille façons le
 cours des maladies. »

« Voilà ce qui les complique à l'excès.

« Voilà enfin ce qui oppose nombre

d'obstacles aux forces qu'aurait la nature pour se défendre contre le mal, et ce qui l'empêche de pouvoir s'aider des ressources que la maladie par elle-même ne lui ôte pas : mais ce qui se joint encore à tout cela, c'est que beaucoup de ces malades ne peuvent supporter des remèdes qui en sauveraient d'autres, et se trouvent par cette raison de plus en plus difficiles à traiter. »

Vous voyez d'après cela, monsieur, qu'il est un grand nombre de cas dont les médecins seuls peuvent juger ; aussi dès que vous vous apercevrez du peu d'effet des remèdes simples dont je viens de vous faire connaître l'usage, devez-vous engager vos amis à recourir à leurs conseils.

Je devrais terminer là une correspondance beaucoup trop longue pour tout autre que vous, monsieur, mais je ne compléterais point le petit cours de mé-

decine que vous venez de suivre, si je ne vous entretenais du régime que doivent observer vos malades pendant l'usage des remèdes dont je confie l'emploi à votre sagacité et à votre attachement pour eux.

Sous le titre de régime je ne comprendrai que ce qui concerne les alimens.

Régime.

Si les complications multipliées et bizarres que présentent les maladies produites par la masturbation, rendent la plupart du temps les médecins les plus expérimentés incertains sur le choix des remèdes, celui des alimens n'exige pas moins d'attention et de prudence pour que l'effet des uns ne soit pas annulé par l'effet des autres; ainsi, par exemple, un homme pour qui l'usage des amers serait utile n'en obtiendrait certainement

pas ce qu'il en attendrait si tous les jours il mangeait de l'oseille, ou quelque autre substance également acide.

Les acides ne conviennent point aux individus dont l'estomac est faible et surchargé de glaires. Il en est de même des viandes visqueuses, comme celles de veau, d'agneau, etc.

Il est bien difficile, j'en conviens, de faire observer un régime aussi sévère qu'il le faudrait à des jeunes gens qui ne veulent avouer leur position ni à leurs parents ni à leur maître de pension.

Lorsque vous exercerez la médecine, vous rencontrerez beaucoup de gens qui, par respect humain ou par défaut de fortune, seront dans l'impossibilité d'exécuter vos ordonnances. Dans ce dernier cas, que faire? L'excellence de votre cœur vous le dira sans doute assez; ou vous contribuerez de votre bourse, ou vous demanderez des secours à celles des per.

sonnes riches dont vous aurez la confiance; et vous serez discret, afin que ceux dont vous aurez ainsi sauvé la vie, ne se trouvent pas un jour mille fois plus malheureux d'avoir survécu que d'avoir succombé.

Persuadez-vous bien, monsieur; que d'un régime exactement suivi dépend presque toujours la guérison des maladies, et particulièrement de celles occasionnées par les excès de l'onanisme.

Vous venez de lire que les acides et les viandes visqueuses ne convenaient point aux estomacs faibles et glaireux, il en est de même des farineux, tels que les pois et les haricots de toute espèce (1); il faut donc qu'ils s'en abstiennent le plus qu'ils pourront; défendez-leur encore les ra-

(1) Les fèves et les lentilles sont les moins malfaisantes.

goûts, la pâtisserie et les viandes de porc; les liqueurs et le vin pur (1); que leur nourriture journalière soit composée de bœuf et de mouton.

Voici une liste de volatiles dans laquelle ils pourront prendre indifféremment celui qui conviendra le mieux à leur goût, ou qu'il leur sera le plus facile de se procurer.

La poularde,
Le poulet,
Le dindonneau,
Le pigeon,
Le tourtereau,
La perdrix rouge,
La caille,
La bécasse,

(1) Néanmoins on peut se permettre le quart d'un verre de vin pur à diner, immédiatement après la soupe, ou à la fin du repas.

La bécassine,
Le pluvier,
Le ramereau,
Le râle d'eau,
Le râle de genêt,
Le merle,
La mauvette ou alouette,
Le guignard.

Parmi les poissons, ceux auxquels ils
doivent accorder la préférence, sont :

La sole,
La perche, le barbillon (1),
Le brochet,
La limande,
Le carrelet,
Le merlan,

(1) Grillés ou cuits au vin blanc, avec sauce
au beurre frais ou à l'huile; ménager le vinaigre,

**Le turbot ,
La flay.**

En un mot, à tous les poissons que l'on connaît pour être faciles à digérer.

Les œufs fatiguent rarement l'estomac ; vous pouvez donc les conseiller, ainsi que les asperges et les artichauts, pourvu toutefois que l'on ne soit point sujet à des pollutions nocturnes ou à un écoulement qui aurait continuellement lieu par la verge. Les oignons blancs, les carottes frites au beurre frais, le beurre frais lui-même, leur conviennent aussi.

Toujours en usant avec discrétion du vinaigre, ils peuvent manger et se trouver fort bien des salades de céleri, de cresson et de chicorée sauvage ; mais comme ces trois plantes sont très-chaudes, il ne faut point les conseiller à ceux qui doivent se priver d'artichauts et d'asperges.

Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à

vous dire sur cette partie intéressante du régime. Veuillez agréer l'assurance de mon estime et de l'attachement sans bornes avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

DE L'USAGE DES PURGATIFS

Dans le traitement des maladies produites par l'onanisme.

LORSQUE les digestions sont faciles, que l'on va tous les jours à la selle, et que des sueurs nocturnes ne tourmentent point le malade, les purgatifs, loin d'être utiles, sont dangereux, parce qu'ils dérangent, au moins pour quelque temps, des fonctions importantes.

Mais, comme je l'ai déjà dit, il est rare qu'à la suite des excès de la masturbation, l'estomac et les intestins conservent entièrement leur énergie naturelle; les sanguins et les bilieux peuvent seuls offrir ces sortes d'exceptions.

Les purgatifs (je n'entends parler ici que des minoratifs) sont donc souvent indiqués , pourvu toutefois qu'on les allie avec des toniques , et qu'on les prescrive à des doses très-légères ; il suffit que le malade éprouve chaque vingt-quatre heures une ou deux selles. On peut ainsi les conseiller sans inconvénient plusieurs jours de suite : du reste, on ne doit point oublier que l'on n'atteindrait point le but que l'on se propose si le malade n'était pas bien nourri. J'ai remarqué souvent que , sans cette précaution , la guérison était fort lente lorsqu'elle ne devenait pas impossible.

La saignée peut-elle être utile pour combattre les effets de l'onanisme ?

S'il est des situations qui exigent qu'on ménage le sang , c'est sans contredit cel-

les qui sont produites par les excès dont nous avons parlé jusqu'ici, parce qu'à lors ce fluide est appauvri, et non trop abondant, et que par conséquent on est loin d'avoir à craindre la rupture des vaisseaux, seul motif qui doit décider à pratiquer une ou plusieurs saignées. Ni la nature du tempérament, ni la jeunesse, ni la force apparente d'un individu ne suffisent donc point pour faire recourir à ce moyen, qui ne peut réussir que dans les affections inflammatoires, dont le nombre est bien moins grand qu'on ne l'imagine. On m'objectera sans doute qu'il se développe chez quelques masturbateurs des symptômes qui semblent indiquer l'emploi de la saignée, comme un teint très-animé, des yeux étincelans, une peau brûlante, un pouls dur et irrégulier, et une constipation opiniâtre; mais pour sentir l'inconvénient de la saignée, il suffit de faire at-

tention qu'à ces signes se joignent toujours l'irritation des nerfs et la difficulté des digestions.

Les personnes qui se sont livrées avec excès à l'onanisme, doivent-elles recourir aux lavemens pour s'opposer aux effets d'une longue constipation ?

La constipation qui résulte des excès de la masturbation n'a le plus souvent lieu que parce que l'estomac digère mal, et que les intestins n'ont point assez d'énergie pour se contracter et se débarrasser de la matière fécale : la constipation est quelquefois si opiniâtre, qu'il n'est point rare de rencontrer des masturbateurs qui sont des semaines entières et plus sans pouvoir aller à la garde-robe.

Une erreur bien funeste a fait croire jusqu'ici que cette indisposition était constamment occasionnée par la chaleur des intestins; de là les nombreux lavemens que prennent quelques personnes, dans l'espoir de la faire cesser; mais quelle est leur surprise lorsqu'elles s'aperçoivent que plus elles en font usage, plus les selles deviennent rares? J'en connais qui en prenaient depuis plusieurs années avec aussi peu de succès, jusqu'à deux ou trois par jour, et qui aujourd'hui n'en ont plus besoin pour aller à la garde-robe.

Il faut distinguer deux espèces de constipations, l'une aiguë, et l'autre chronique; la première, toujours causée par trop de chaleur, exige impérieusement, mais seulement pendant quelques jours, l'usage des lavemens, et il faut y recourir; mais la seconde ne saurait se

dissiper qu'en rendant les digestions meilleures. J'ai observé assez de malades pour pouvoir assurer qu'à l'exception des individus qui mènent une vie sédentaire et appliquée, comme les hommes de cabinet, les employés, etc., etc., la constipation n'a point lieu quand les digestions se font bien. Je ne saurais donc trop recommander de ne point accoutumer les intestins à des lavages qui ne peuvent que les conduire à une atonie parfaite.

On réussit encore quelquefois à aller facilement à la selle, en se présentant tous les matins sur la garde-robe, et en faisant de tems à autres quelques efforts légers : il faut y rester chaque fois au moins un quart d'heure ; de cette manière on augmente l'action péristaltique du tube intestinal, et l'on n'est plus obligé d'avoir recours aux lavemens que lorsque l'on sent la nécessité de se rafraîchir.

Les masturbateurs peuvent-ils tirer un grand avantage de l'usage du lait ?

Il n'est peut-être aucune substance animale qui nourrisse mieux et plus vite que le lait ; mais comme il est composé de trois parties différentes, le beurre, le sérum et la partie caseuse, et qu'elles se séparent les unes des autres avec beaucoup de facilité dans les estomacs faibles et glaireux, parce qu'ils abondent en acide : il suit de là que le plus souvent la partie caseuse (le fromage) se trouve coagulée par cet acide, et réduite en caillots, que j'ai vu souvent vomir à la grosseur d'un œuf.

Aussitôt que l'on aperçoit de ces caillots, que l'on éprouve une douleur vive au creux de l'estomac, un malaise général, et des coliques suivies d'une diarrhée, on ne peut raisonnablement continuer l'usage du lait, qui, de ce moment, de-

vient plutôt un poison qu'une nourriture bienfaisante : néanmoins on peut obvier aux inconvéniens dont je viens de parler en y faisant infuser quatre à cinq feuilles d'oranger ou de cassis, de la véronique mâle, de l'hysope, de la sauge ou de la petite centaurée, toutes à la dose d'une bonne pincée : il faut employer de préférence leurs sommités.

Ces plantes ne doivent être jetées dans le lait que lorsqu'il bout, et en le retirant du feu.

Le sucre peut encore en faciliter la digestion ; la dose est d'une once pour trois grands verres.

DE L'USAGE DES BAINS.

Des bains chauds.

Les bains chauds ne conviennent qu'aux individus dont le tempérament est ou bilieux ou sanguin, pourvu toutefois que les excès de la masturbation ne les aient point fait dégénérer, et trop approcher du phlegmatique ou du pituiteux, tempérament auquel ces sortes de bains ne conviennent nullement; ils ne doivent donc être prescrits qu'à un très-petit nombre de ceux qui se sont livrés à l'onanisme, et qui se trouveraient dans la même situation que le jeune homme qui fait le sujet de l'avant-dernière observation; c'est-à-dire qu'après avoir cessé de se masturber, on continuât néanmoins d'avoir des idées capables d'agiter les humeurs et d'égarer les sens.

Des bains froids.

Si les bains chauds agissent toujours comme relâchans, les bains froids produisent un effet entièrement opposé; aussi les prescrit-on toujours dans l'intention de fortifier les nerfs et de concentrer la chaleur naturelle; mais quelque avantageux que puisse être ce remède, il ne doit être administré qu'avec la plus grande précaution, la nature étant ennemie de tout ce qui peut la surprendre.

En effet, un bain trop froid irrite, et il est impossible que celui chez lequel les parties nobles sont trop tendues ne s'en trouve pas incommodé, ce qui se manifeste par un frisson insupportable, auquel se joignent souvent des crampes ou attaques de nerfs douloureuses; aussi est-on loin d'éprouver tout le bien que l'on ressent à la sortie d'un bain dont le froid n'a eu lieu que par gradation.

Du reste , ces bains qui ne sont indiqués que lorsqu'il faut augmenter le ton d'une fibre trop relâchée et de ranimer la force de la vie, doivent être pris de préférence en été : il est rare qu'ils ne réussissent pas chez les individus dont le sommeil est agité, et qui ont en même tems la peau brûlante.

Règle générale : on doit sortir de l'eau dès que l'effet du premier frissonnement est passé, car il faut éviter avec soin qu'il n'en prenne un second ; il vaut mieux replonger souvent le malade dans l'eau.

Il est des auteurs qui recommandent (et je suis de cet avis) de plonger dans l'eau à différentes reprises chaque fois la valeur d'une ou deux minutes , au lieu d'y rester des tems considérables ; d'autres veulent que l'on arrose seulement la tête et les mains, puis de s'y plonger tout entier, et de se faire ensuite bien essuyer, bien sécher, et de se livrer

à quelque exercice, ce qui peut encore être exécuté sans nul inconvénient.

Gottlieb Wogel préfère aux bains une éponge imbibée, avec laquelle il conseille de se laver toutes les parties du corps : il propose encore de se servir d'un arrosoir, à l'aide duquel on fait tomber l'eau sur le corps, en la versant chaque jour de plus en plus haut : « Il y a, dit-il, dans ce nouveau procédé, plusieurs avantages que ne présente ni les bains dans une eau courante, ni même les éponges. »

D'accord avec tous les bons praticiens, le même auteur défend de faire usage des bains froids lorsqu'on est sujet aux crachemens de sang, ou que ce liquide sort par quelque extrémité que ce soit. Il les défend aux pléthoriques en général, à ceux qui toussent ou qui ont la respiration courte. Il a aussi parfaitement senti que le même moyen ne convenait point à la goutte, aux fluxions, aux rou-

geurs et aux dartres. Il faut même n'avoir ni obstructions, ni engorgement quelconque, n'avoir jamais été attaqué de paralysie.

Il termine par prescrire des bains locaux dans le plus grand nombre de cas : il est bon, dit-il encore, de battre l'eau avec les mains, surtout lorsqu'on commence à y entrer. Il peut résulter des inconvéniens terribles de la trop grande crudité ou froidure de l'eau. La contraction, la compression et les plus douloureux tiraillemens peuvent à l'instant se faire sentir dans les bourses et les testicules, même dans le bas-ventre et la vessie. On doit donc laisser à l'individu le temps de s'y accoutumer peu à peu.

Il engage, pour la même raison, à n'appliquer ces bains que pendant quelques minutes, et d'en prolonger au plus la durée jusqu'à un quart d'heure. Un bain court, mais souvent répété, est re-

connu produire des effets infiniment meilleurs à tous égards.

Lorsqu'avec ces bains locaux on prend des bains entiers, il en résulte un avantage bien plus prompt, puisque le genre nerveux est fortifié et lubrifié dans toutes ses parties.

Il est prudent d'augmenter peu à peu le froid du bain, afin de ne point saisir le malade, et qu'en y entrant la chaleur de l'eau soit à peu près égale à celle du sang, c'est-à-dire depuis 27 jusqu'à 30 degrés.

Les bains locaux, je veux parler de ceux auxquels on soumet les parties génitales, peuvent produire le meilleur effet, parce que l'eau devenue froide d'après le même procédé, agissant comme répercussif, non-seulement empêche que le sang ne se porte abondamment sur ces parties, mais encore elle les fortifie. Néanmoins on ne peut pas se

promettre de faire cesser des pollutions fréquentes , si l'on n'augmentait la froidure de l'eau en y étendant de la neige ou de la glace, ou un mélange de sel ammoniac, de nitre et de vinaigre dans les proportions suivantes :

Vinaigre, quatre cuillerées à bouche ;

Sel de nitre, une demi-once ;

Sel ammoniac, idem ;

pour une bouteille et demie d'eau. On en jettera la moitié d'un verre dans un bidet, où l'on aura mis au moins deux pintes d'eau. J'observerai que l'on ne doit encore ajouter ce mélange à l'eau que lorsqu'on l'aura fait refroidir graduellement, et même ce demi-verre doit être versé lentement. Comme nous l'avons dit plus haut, on doit répéter ces bains plusieurs fois dans le même jour. Il faut se servir d'une éponge la plus fine possible : on l'imbibe bien exactement, et

on la place sur les parties jusqu'à ce qu'elle se trouve presque sèche et chaude.

Gottlieb Wogel conseille de se servir d'une serviette pliée en six ou en huit, ou enfin d'un arrosoir qu'on élève à une certaine hauteur, et d'où on laisse tomber l'eau sur la partie : il faut toujours la renouveler à chaque bain.

De l'exercice.

Il n'est personne qui ne sache, par sa propre expérience, que l'exercice rend robuste, et que la vie trop sédentaire affaiblit; mais l'exercice le plus propre à rétablir les personnes, c'est celui qu'oblige de prendre un voyage un peu long et fait à pied.

Il n'est point d'année que je n'ordonne pour tout traitement de faire jusqu'à cent cinquante lieues dans l'espace de vingt à vingt-cinq jours.

Un jeune homme des environs de Toulouse me fut adressé, l'été dernier, par son père, assez riche pour pouvoir mettre à sa disposition une superbe voiture, de très-beaux chevaux, et beaucoup d'argent. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, s'était livré à la masturbation avec excès; aussi sa santé s'était-elle considérablement délabrée: il digérait avec la plus grande peine les mets les plus légers, et était très-souvent quatre et cinq jours sans pouvoir aller à la garde-robe; heureusement qu'il n'existait encore chez lui aucune lésion organique: il ne s'agissait plus que de ranimer la force vitale devenue peu énergique, de rétablir la transpiration presque nulle, et de rappeler l'estomac et les intestins à leurs

fonctions respectives. Les médecins qui l'avaient traité partagèrent l'erreur dont j'ai déjà parlé, celle de n'admettre qu'un genre de constipation ; aussi lui avaient-ils ordonné un long usage de bouillons de veau, et beaucoup de lavemens émolliens, que je lui fis abandonner pour s'en tenir à deux verres d'eau fraîche pris à jeun ; je lui conseillai surtout, comme le remède le plus efficace dans sa position, de prendre le plus d'exercice possible, et de se servir peu de sa voiture, même en retournant dans sa famille.

Ce jeune homme resta un mois à Paris, où il n'était jamais venu ; il s'y occupa à voir ce qu'il y avait de plus curieux, et cela ne contribua pas peu à commencer une guérison qui se trouva entièrement achevée en arrivant chez lui, parce qu'alors ses digestions se faisaient très-bien : il suivit ponctuellement mes

conseils en ne montant de temps à autre dans sa voiture que pour se délasser.

J'ai appris, il y a peu de jours, qu'il continuait à jouir d'une excellente santé, et qu'il était sur le point de se marier.

Je pourrais citer un plus grand nombre d'exemples qui ne permettent point de douter de l'avantage qu'on peut retirer de l'exercice; mais je crois que celui que je viens de rapporter suffit pour qu'il soit généralement apprécié.

CONSEILS DE WILLAUME.

**SUR LES MOYENS D'ARRÊTER LES PROGRÈS DE
L'ONANISME.**

Il serait certainement très à souhaiter, pour prévenir la propagation de ce vice, que les maîtres de pension pussent, ou ne pas se charger de tout enfant qui en est prévenu, ou s'en débarrasser aussitôt qu'on a reconnu qu'il l'est. Mais les expulser pour ce motif, ce serait à peu près comme si on ne les avait reçus que pour les dévouer à une perte certaine ; oui, ce serait comme si, au lieu de remplir l'obligation sacrée d'en prendre soin, on les jetait sans miséricorde dans un précipice d'où rien ne les pourrait plus tirer.

Les inspecteurs de semblables établis-

semens sont, sous ce point de vue, obligés à tous les soins ; ils sont tenus de la même vigilance et des mêmes précautions pour écarter, reconnaître et guérir ce fléau, que s'ils étaient pères et mères de tous ces individus. Que dis-je, ils sont tenus à bien davantage, puisque la famille dont ils répondent est infiniment plus nombreuse, et que les ravages du mal, lorsqu'il pénètre, sont infiniment plus considérables.

Lorsqu'il leur est amené pour la première fois un individu, ils doivent employer tous les moyens imaginables de le sonder, de l'éprouver, de le voir venir. L'état de sa santé est le premier livre qu'ils doivent consulter on ne peut plus soigneusement : ses habitudes, ses penchans, ses gestes, apprendront ensuite plus amplement quel est son état au juste. Si on trouve lieu à le soupçonner du vice dont il est question, il faut recourir aux

moyens les plus propres à s'en assurer, en le lui faisant avouer s'il est possible ; ensuite il faut travailler avec la plus grande promptitude à le guérir, mais surtout apporter les plus grands soins à ce qu'il ne gâte pas les autres,

« On doit d'abord faire en sorte qu'un tel sujet n'ait plus aucune communication avec ses camarades. Il n'est pas besoin de dire qu'il ne doit pas faire lit commun avec aucun autre, ni même coucher dans une même chambre : il ne faut pas, pour son propre intérêt, le laisser demeurer trop long-temps dans les lieux secrets, ni souffrir qu'il s'y trouve, sous quelque prétexte que ce soit, avec un camarade.

« Il doit toujours y avoir de la lumière dans le lieu où les enfans couchent. Une seule lanterne suffit dans un appartement médiocre, deux et même trois doivent être employées, si l'appartement est très-

vaste. Cette sage précaution peut prévenir des malheurs de bien des genres; mais le plus grand avantage qui en résultera, consiste dans la surveillance que peuvent porter, au moyen de cette précaution, les maîtres ou inspecteurs. On a dit, il y a long-temps, que le vice était l'ami des ténèbres.

« Il ne faut pas tarder ensuite à ouvrir les yeux aux malheureuses victimes sur le gouffre dans lequel elles sont près de tomber; une instruction ferme et vigoureuse eut, à ma connaissance, les plus grands effets dans une circonstance semblable. Faire et dissimuler n'est propre qu'à faire couvrir sous la cendre un feu qui bientôt causera un grand incendie.

« Dans les écoles où les enfans ne passent que le temps des leçons, les maîtres ont bien moins de moyens d'arriver à la destruction du mal : ils n'ont que par momens leurs élèves sous les yeux; ils

ont à peine le temps de gagner leur confiance, et ils ont bien moins celui qui serait nécessaire pour les observer avec une scrupuleuse exactitude.

Non, un tel maître n'est véritablement responsable que de ce qui arrive dans sa classe et pendant le temps de sa classe. Je conviens que c'est déjà beaucoup; mais il serait injuste de vouloir lui en demander davantage. Du moment où les enfans ont le pied dans la rue, ne sont-ils pas hors de son territoire? On m'objectera que, si un maître remplit bien toutes les parties de ses devoirs pendant qu'il a les enfans sous les yeux, il saura encore les contenir lorsqu'ils n'y seront plus. On pourra dire de plus que, si les parens s'entendent bien avec les maîtres, il n'arrivera rien que de bon et de convenable, mais tout cela n'est qu'une suite de suppositions, et des suppositions ne sont pas des sûretés.

• Lorsque les enfans sont dans la classe et pendant tout le temps qu'ils y doivent être, après qu'ils en sont sortis, ou lorsqu'ils ont obtenu la permission d'en sortir pour quelque motif que ce soit, toujours doit-on singulièrement veiller à ce qu'ils ne puissent ni se cacher ni s'enfermer nulle part. C'est un premier inconvénient, et bien grand lorsque le bâtiment est pratiqué de manière à ce qu'il y ait beaucoup de réduits obscurs, lorsque les lieux d'aisance sont tellement disposés, que plusieurs enfans non-seulement puissent, mais même *doivent* s'y trouver ensemble; lorsque l'abord desdits lieux est si obscur, qu'on ne puisse voir qui y entre ou qui en sort. En général, il y a toujours beaucoup moins à craindre lorsque les écoliers, soit dans la classe, soit dehors, parlent, rient, crient, sautent, jouent, que lorsqu'ils sont extrêmement tranquilles. Je suis

toujours de la plus vive inquiétude sur ces excès de tranquillité. C'est surtout alors que l'œil du maître doit redoubler de vigilance.

« Même pendant les leçons et les heures qui y sont destinées, il n'arrive que trop que le délit se consomme. Le premier moyen d'y parer est que le maître dispose son local de manière à voir ses élèves depuis la tête jusqu'aux pieds. Je conviens que cela est difficile lorsque l'école est très-nombreuse, et impossible même dans plusieurs circonstances ; mais je recommande au moins qu'on se rapproche, autant que faire se pourra, d'un but si désirable. Les tables doivent être à jour par-dessous. Si l'on pratique des dossiers aux bancs, ils doivent consister en une simple traverse, et il faut bien éviter qu'il y ait plusieurs bancs les uns derrière les autres.

Aussitôt que le maître aperçoit des

mouvemens qu'on a l'air de vouloir dérober, ou qu'on est très-tranquille, ou qu'on a les yeux fixés sans les avoir fixés sur lui, quand on s'enfoncé le nez dans son livre, ou qu'on fait autre chose comme pour se cacher, c'est alors, dis-je, que le maître doit entrer dans la plus vive inquiétude. Il doit appeler celui qui se trouve dans ce cas. Lorsqu'interrogé il ne sait que répondre, lorsque ses traits sont décomposés, que ses yeux sont brillans ou abattus, alors il y a tout à parier qu'il s'est passé quelque chose de très-étranger à l'enseignement. Le maître doit sur-le-champ insister pour savoir la vérité au plus juste; et lorsqu'il a obtenu l'aveu, il doit mettre tout en œuvre pour opérer la guérison, car différer le moins du monde en pareil cas, c'est risquer de tout perdre.

• Je le répète, du moment où on est sûr d'avoir des coupables, il faut les sé-

parer de ceux qui ne le sont point; ce sont des monstres que l'on doit rejeter de la classe dans laquelle les avait placés la nature. Leur visage abattu, blême, triste, hideux, avertit le genre humain de s'en séparer. Néanmoins, pour éviter le scandale, on peut se permettre interrogatoire, instruction, punition : tout ce qui est relatif à ce délit doit se passer dans le secret, et jamais dans l'école. On peut cependant se permettre de traiter ensemble tous ceux qui ont besoin de l'être, toutefois *en continuant d'exercer sur eux la surveillance la plus active*; mais je recommanderai toujours que la plus grande modération préside au traitement.

« Revenus dans la classe, ils doivent être placés par le maître très-près de lui; et pour occuper sans cesse leur ennui, il doit leur donner beaucoup à écrire. »

Willlaume recommande également, et

en cela il est encore d'accord avec tous les médecins, de ne point faire coucher sur des lits de plume les jeunes gens sujets aux pollutions nocturnes. On sait que l'aorte descendante est appuyée sur les vertèbres lombaires; aussi, lorsqu'on est couché sur le dos et dans un lit où l'on éprouve une grande chaleur, le sang se raréfie et donne lieu au gonflement de toutes les ramifications artérielles qu'elle fournit, tant au diaphragme et aux différentes parties du tronc qui se trouvent placées au-dessous de ce corps membraneux, qu'aux extrémités inférieures de la machine animale; de là les érections fréquentes (1); de là les pertes de matière visqueuse ou gluante qui ont lieu par le

(1) C'est l'artère iliaque interne qui envoie des rameaux aux parties génitales; elle en envoie aussi au rectum, à l'anus et à la vessie.

canal de l'urètre, et dont se plaignent les personnes qui reposent trop mollement. Cette manière d'être favorise encore singulièrement les pertes de la matière séminale chez les individus qui ont contracté l'habitude de se masturber, et qui lisent des livres obscènes.

Il ne faut donc jamais coucher sur la plume. Je conseille assez souvent de dormir sur un sommier de crin placé sur une paille; et l'on ne tarde pas à s'en trouver beaucoup mieux. Le même moyen m'a souvent été d'un grand secours pour terminer des écoulemens opiniâtres survenus à la suite des excès de l'onanisme.

FIN.

EXPLICATION

*De quelques termes qui se trouvent
dans cet ouvrage.*

APOPLEXIE.

Maladie qui prive subitement le malade de tout mouvement volontaire et de l'exercice des sens, tant internes qu'externes.

ATONIE.

On entend par *atonie* la faiblesse ou le relâchement des fibres.

ÉPILEPSIE.

Convulsion irrégulière de tout le corps ou de

quelques-unes de ses parties , particulièrement de la mâchoire inférieure , qui saisit subitement et fait tomber le malade , avec lésion des sens internes et externes , écume à la bouche , ronflement , oppression , écoulement involontaire d'urine , d'excrémens , et même de l'humeur séminale , et qui revient par accès de temps en temps.

LÉTHARGIE.

La *léthargie* est un sommeil profond et continu d'où les malades ne sortent presque point : s'il arrive qu'ils s'éveillent et qu'on leur parle , ils répondent , mais comme des personnes qu'on réveille brusquement au milieu d'un sommeil profond et tranquille ; ils ne savent ce qu'ils disent ; ils oublient ce qu'ils ont dit , et retombent promptement dans leur premier état. Les uns demanderont le pot de chambre , le prendront dans leur main , oublieront de s'en servir , et s'endormiront. Si l'envie de bâiller prend à d'autres , ils oublieront de fermer la bouche.

MINORATIFS.

On entend par ce mot tout purgatif doux.

PARALYSIE.

On entend par *paralysie* une privation ou diminution considérable du sentiment et du mouvement volontaire, ou de l'un des deux, en conséquence du relâchement des parties nerveuses et musculuses, suivi quelquefois d'atrophie (amaigrissement et consommation de tout le corps ou de quelques-uns de ses membres), de débilité du pouls, et d'autres symptômes. La paralysie qui occupe tout un côté du corps s'appelle *hémiplégie*; celle qui succède à l'apoplexie et qui attaque tout le corps se nomme proprement *paraplégie* ou *paraplexie*.

PUSTULES.

On donne ce nom à toutes sortes de petites tumeurs qui s'élèvent sur la peau, soit qu'elles soient ulcérées ou non : telles sont les pustules de la petite-vérole, de la rougeole, de la gale, etc.

SOMMITÉS.

On entend par ce mot la partie supérieure de la plante.

VISQUEUX.

Synonyme de gluant.

POLLUTIONS.

On entend par *pollutions* les pertes que l'on éprouve par la verge, soit pendant le sommeil, soit par l'effet de la masturbation. On dit indifféremment, se polluer, se masturber, ou se livrer à l'onanisme.

Noms des auteurs cités dans cet ouvrage.

Bertrand.

Campe.

Celse.

Frank.

Gottlieb Vogel.

Lomnius.

Stehelin.

Salmuth.

Tissot.

Van-Swieten.

Willaume.

Zimmermann.

TABLE DES MATIÈRES.

D ISCOURS préliminaire.	<i>page</i> 1
P REMIÈRE LETTRE à M.***, étudiant à Bordeaux, dans laquelle l'auteur le félicite de ce qu'il a renoncé à l'habitude de l'onanisme, et l'invite à communiquer à ses jeunes camarades différens extraits que lui ont fourni des mémoires à consulter qu'il a reçus de quelques-uns de ses malades.	2
Premier extrait.	3
Deuxième extrait.	4
Troisième extrait.	6
Quatrième extrait.	7
Cinquième extrait.	11
Sixième extrait.	12
Septième extrait.	13
Huitième extrait.	17
Neuvième extrait.	19
Dixième extrait.	22
Onzième extrait.	23

Dans ce dernier extrait, il est question d'un jeune homme qui, pour rompre l'habitude de la masturbation a eu vainement le courage de passer une année entière toutes les nuits assis dans une chaise, un colier au cou, et les deux mains liées avec deux cordes attachées à chaque côté de sa chaise.

LETRE SECONDE, p. 57, dans laquelle l'auteur cite plusieurs faits rapportés par Celse, Salmuth, Tissot, Van-Swieten, Lomnius et Campe. Ce dernier rapporte plusieurs faits qui se trouvent, le premier, page 49; le second p. 54; le troisième, p. 56; le quatrième, p. 61, le cinquième, p. 64; le sixième, p. 66; le septième, p. 68; le huitième et dernier. 69

LETRE TROISIÈME, dans laquelle se trouvent tracés les signes qui servent à faire connaître l'individu qui se livre à la masturbation. 72

Même lettre. Accidens qui résultent des excès de la masturbation, décrits par le docteur Gottlieb Wogel. 73

Le docteur Franck invite les gouvernemens à faire exercer sur les masturbateurs la surveillance la plus active, parce qu'ils les regarde non-seulement comme à charge à la société,

- mais même dangereux. 75
- Imbécillité complète produite par les excès de la masturbation. 76
- La religion est un des plus puissans moyens pour se garantir du vice de l'onanisme : exemple qui le prouve. 78
- Il faut bien se garder de confondre les masturbateurs avec des hommes estimables dont la santé est tellement dérangée par suite de chagrins longs et cuisans, que l'on découvre en eux la plupart des symptômes qui caractérisent les effets de la masturbation. Il en est de même des personnes qui mènent une vie sédentaire, et qui se livrent en même-temps au travail du cabinet. 82
- LETRE QUATRIÈME. L'auteur indique de nouveaux signes auxquels on reconnaît les jeunes gens qui se livrent à la masturbation, et considère comme un des moins équivoques de maigrir chaque jour, quoiqu'on mange beaucoup. Même remarque faite par Hippocrate, par Hoffmann, depuis la page 85 à 88
- Des enfans du plus bas âge peuvent se livrer à l'onanisme, et creuser ainsi leur tombeau, s'ils ne sont sans cesse surveillés. 89

Un jeune homme, âgé de treize ans, mort d'une espèce d'épilepsie occasionnée par la même cause.	90
La vue du cabinet de M. Bertrand, chirurgien, palais du tribunal, a beaucoup contribué à détourner un jeune homme du vice de l'onanisme.	95
Fin malheureuse d'un fils unique, occasionnée par le même vice : deux lettres écrites à un de ses camarades, et dans lesquelles il lui fait connaître celui qui l'a précipité dans l'abîme.	100 à 103
L'auteur invite son jeune étudiant à devenir le médecin de ses camarades, toutes les fois que la maladie ne sera pas assez grave pour qu'il doive s'en rapporter à ses propres lumières.	103
LETRE CINQUIÈME. Réflexions de l'auteur sur les tempéramens.	105
Description des tempéramens, extraite du Dictionnaire de santé.	106
Tempérament bilieux.	108
Tempérament sanguin.	109
Tempérament mélancolique.	110
Tempérament phlegmatique.	111
Il ne faut point toujours juger des maladies	

d'après les symptômes et le genre du tempérament.	114
Premier conseil sur la manière de traiter les masturbateurs.	119
Second conseil.	120
Troisième et quatrième conseils.	123
Trois faits qui prouvent combien il est difficile de se défaire de l'habitude de l'onanisme; pertes involontaires et fréquentes de l'humeur séminale.	126 à 135
Régime.	144 à 150
De l'usage des purgatifs dans le traitement des maladies produites par l'onanisme.	151
La saignée peut-elle être utile pour combattre les effets de l'onanisme ?	152
Les personnes qui se sont livrées avec excès à l'onanisme doivent-elles recourir aux lavemens pour s'opposer aux effets d'une longue constipation ?	154
Les masturbateurs peuvent-ils tirer un grand avantage de l'usage du lait.	157
De l'usage des bains chauds.	159
Des bains froids.	160
De l'exercice.	166

Conseils de Willaume sur les moyens d'arrêter les progrès de l'onanisme.	170
Explication de quelques termes qui se trouvent dans cet ouvrage.	181
Noms des auteurs cités dans cet ouvrage.	184

FIN DE LA TABLE.